

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'importance d'Alexandre Farnèse
 Mes ascensions
 L'inquisition
 La domination française en Belgique
 Le lourd étatisme dans l'éther impalpable
 Dans le village collectif
 Romantisme politique
 M. Vandervelde, médecin malgré lui
 L'art poétique de Paul Claudel

Henri PIRENNE
 A. PICCARD
 Paul HALFLANTS
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 Mgr Louis PICARD
 Klaus MEHNERT
 Baron SNOY d'OPPUERS
 Fernand DESONAY
 Victor BINDEL

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », Mgr J. Schyrgens.

L'importance d'Alexandre Farnèse

dans l'histoire de la Belgique

Nous sommes heureux de pouvoir publier ici le texte de la préface que le grand historien Henri Pirenne a écrite pour présenter le tome I^{er} du livre : Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas au XVI^e siècle, par M. Léon van der Essen, professeur à l'Université de Louvain, volume qui sortira de presse la semaine prochaine.

Nous remercions le premier titulaire du Prix Francqui d'avoir bien voulu nous donner la primeur des pages qui suivent.

* * *

La succession d'Alexandre Farnèse à don Juan d'Autriche après la mort de celui-ci au camp de Bougès, le 1^{er} octobre 1578, ouvre une nouvelle période dans l'histoire de la révolution des Pays-Bas contre Philippe II. Jusqu'alors, catholiques ou protestants, les habitants des provinces étaient demeurés unanimes dans la résistance. Si l'outrance croissante de la minorité calviniste devenait de plus en plus odieuse aux fidèles de l'« ancienne religion » et les écartait toujours davantage de Guillaume d'Orange, personne cependant ne se résignait encore à la réconciliation avec un souverain qui avait laissé le duc d'Albe fouler aux pieds les privilèges de la nation et que l'on rendait responsable des excès des soldats espagnols. Les tentatives de paix faites par don Juan sur l'ordre de Madrid avaient bientôt échoué. La situation militaire paraissait, en dépit de l'éphémère succès de Gembloux, lamentablement compromise. D'Allemagne le comte palatin Casimir, de France le duc d'Alençon envoyaient des renforts aux insurgés et l'attitude de la reine d'Angleterre leur permettait de compter sur son appui. En somme, si travaillées qu'elles fussent par les passions religieuses et les intrigues de l'étranger, les dix-sept provinces n'en continuaient pas moins à se considérer comme les membres d'une « commune patrie » en guerre ouverte sinon avec leur « prince naturel » le roi d'Espagne, héritier des ducs de Bourgogne et de Charles-Quint, du moins avec les Espagnols, distinction subtile qui dissimulait à peine la réalité.

Or, moins de huit mois après l'avènement de Farnèse, c'en est fait de cette « commune patrie ». En exploitant les dissentiments confessionnels qui y fermentaient, le gouverneur l'a dissoute. Sa clairvoyance et son tact politique ont dénoué le faisceau que ses prédécesseurs espagnols s'étaient vainement acharnés à rompre par la force brutale. Dès le 17 mai 1579, il réconciliait, par la

paix d'Arras, les catholiques avec Philippe II. Le roi d'Espagne reprenait son emprise sur les provinces du Sud. Le bloc des dix-sept provinces était fendu et aux vieux Pays-Bas bourguignons, le génie militaire d'Alexandre aidant, allaient se substituer deux États irréconciliables, au nord, la république calviniste des Provinces-Unies, au sud, la Belgique monarchique et catholique.

Sans doute, la cause première de ce renversement des choses se trouve-t-elle dans l'opposition religieuse qui a séparé les uns des autres orthodoxes et protestants. Mais la date de la rupture ainsi que les péripéties qui l'ont entourée ont naturellement dépendu pour une large part de l'homme à qui le Roi avait confié la direction de ses affaires. Alexandre Farnèse a joué un rôle essentiel. Il est de ceux dont la personnalité a si fortement influencé l'histoire de leur époque que la mieux connaître, c'est la mieux comprendre.

Il n'en faut pas dire davantage pour faire ressortir à la fois l'importance et l'intérêt du livre de M. van der Essen. Ils sont d'autant plus grands que, depuis la publication en 1883 de l'*Alessandro Farnese* de Pietro Fea, le célèbre duc n'a plus trouvé de biographe. Pourtant, les progrès de l'érudition n'ont cessé de mettre au jour quantité de documents de tout genre et de toute provenance, consacrés soit à sa personne, soit aux événements auxquels il a été mêlé. Mais peut-être la difficulté d'étudier la vie d'un homme dont il est impossible de retracer la carrière sans recourir à des témoignages provenant des Pays-Bas, d'Italie, et d'Espagne, sans compter la France, l'Angleterre et l'Allemagne, a-t-elle découragé les travailleurs. Il n'a pas fallu moins d'une vingtaine d'années à M. van der Essen pour rassembler les matériaux de son sujet. Comme on le verra plus loin, il ne s'est pas contenté de consulter les sources imprimées. De longues recherches aux Archives farnésiennes de Parme et de Naples lui ont fourni quantité de renseignements inédits. Aux révélations des lettres intimes d'Alexandre, précieuses surtout dans sa correspondance avec sa mère, il a ajouté celles qu'une critique pénétrante lui a permis d'extraire des textes narratifs. Je me bornerai à mentionner ici l'utilisation d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles dont la valeur avait échappé jusqu'à lui à l'attention des chercheurs et dans lequel il a reconnu l'œuvre singulièrement instructive d'un familier du duc, Paolo Rinaldi.

Le Farnèse qui nous est décrit dans ce premier volume, avec

**

toutes les ressources d'une information si abondante et d'un métier si sûr, c'est celui de l'adolescence et de la jeunesse. Au début, rien encore n'y fait prévoir ni l'habile politique qui réussira à exploiter le conflit religieux au profit du roi d'Espagne et à réconcilier les catholiques avec Philippe, ni le stratège dont le génie militaire arrachera définitivement les provinces du Sud à la domination calviniste. Sans doute, l'enfant né le 7 août 1545 au palais Madama, à Rome, du mariage d'Octave Farnèse et de Marguerite de Parme, était-il destiné à occuper, du fait seul de sa naissance, une place parmi les privilégiés de la fortune. Par sa mère, fille naturelle de Charles-Quint, il était le neveu du tout-puissant roi d'Espagne, et du chef de son père, il devait recueillir un jour la principauté de Parme. Ses parents ne manquèrent pas de mettre à profit des circonstances si favorables beaucoup moins d'ailleurs en considération de leur fils que par intérêt dynastique. On verra dans les premiers chapitres du livre de M. van der Essen comment ils manœuvrèrent pour obtenir de Philippe II la restitution de la citadelle de Plaisance, occupée par les troupes espagnoles, en spéculant sur les liens de famille qui rattachaient leur héritier à la dynastie habsbourgeoise. Le Roi, de son côté, avait tout intérêt à s'assurer de l'enfant qui lui servirait d'otage à l'égard de la maison de Farnèse, dont la fidélité lui était suspecte à bon droit. En 1556, résolu à l'élever désormais sous ses yeux, à la Cour, il se le faisait amener à Bruxelles par Marguerite. A partir de ce moment, Alexandre devait passer neuf années dans la familiarité du souverain, qui le prit avec lui dans son voyage d'Angleterre et en 1559, lors de son départ définitif des Pays-Bas, l'emmena à Madrid. Il y fut le compagnon du malheureux don Carlos et du brillant don Juan, avec qui il contracta dès lors une amitié qu'explique sans doute leur amour commun pour la gloire militaire. C'est seulement en 1565, après qu'eut été réglée l'affaire du mariage d'Alexandre avec Marie, petite-fille du roi du Portugal Emmanuel, que Philippe II le laissa rejoindre ses parents. Les noces eurent lieu à Bruxelles, où Marguerite de Parme exerçait depuis 1559 le gouvernement des Pays-Bas.

Les seigneurs belges, de plus en plus soupçonneux à l'égard du Roi, semblent avoir accueilli assez froidement le jeune prince qu'ils avaient connu dix ans auparavant. Ils lui reprochaient d'être devenu complètement Espagnol par l'arrogance et sans doute ne déplaisait-il pas à Alexandre de se montrer à eux sous une apparence qui ne pouvait que lui concilier la confiance du Roi dont dépendait son avenir. Mais au fond, il n'avait jamais cessé, dans l'intimité de sa nature, d'être un Italien authentique. Son vernis castillan n'était que superficiel. En lui, l'hérédité farnésienne de son père l'emportait incontestablement sur l'hérédité habsbourgeoise de sa mère. Même à Madrid, sa maison n'avait été composée que d'Italiens, et de retour à Parme, il retomba certainement tout de suite sous l'influence du milieu où il avait passé ses premières années.

Au reste, il ne paraît pas qu'il ait alors frappé ses contemporains par une individualité bien marquée. C'était un jeune prince sain, vigoureux, adonné comme tous ceux de son rang aux exercices physiques et à la galanterie. Il était de ces hommes qui ne s'affirment que grâce aux circonstances. Il attendait son heure en passant joyeusement le temps et en comptant sur la faveur du Roi, son oncle.

La destitution de Marguerite de Parme comme gouvernante des Pays-Bas, en 1567, dut lui faire croire que cette faveur se détournait de sa maison. Philippe II ne consentait même pas à dédommager celle-ci, par la restitution de la citadelle de Plaisance, de la disgrâce qu'il venait de lui infliger. Alexandre dut alors s'inquiéter davantage de faire carrière et d'utiliser ses énergies. Il devait inconsciemment se rendre compte qu'il n'avait pas donné sa mesure et qu'il était supérieur à l'existence qu'il menait. Il se plaignait

« d'être arrivé à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir encore rien vu ». Aussi répondit-il avec enthousiasme à l'offre venue de Madrid, de prendre part à la campagne contre les Turcs. Il assista à la victoire de Lépante comme à l'échec de Navarin, sans s'y être signalé autrement que par une éclatante bravoure. La cessation des entreprises méditerranéennes de Philippe II le rendit au repos. De 1575 à 1577, on le retrouve à Parme, rongé par son frein dans l'attente d'une nouvelle occasion de gloire et de grandes aventures. Il saisit avec empressement l'autorisation que lui donna Philippe d'aller aider dans les Pays-Bas don Juan, dont la mission conciliatrice venait d'échouer. Parti de Parme le 5 décembre 1577, il arrivait le 17 à Luxembourg.

Sa carrière allait s'écouler désormais dans ces provinces où il avait passé une partie de son enfance, où il s'était marié et où il allait enfin conquérir la gloire qu'il ambitionnait. Le minutieux récit de M. van der Essen, de ses faits et gestes pendant les dix premiers mois de sa nouvelle existence, n'offre d'ailleurs aucune action d'éclat. Il est pourtant singulièrement instructif en ce qu'il permet de déceler dans Alexandre le futur stratège et le futur politique. Dans la double subordination où il se trouvait placé à l'égard du Roi, dont la politique vacillante hésitait entre la paix et la guerre, et à l'égard de don Juan exaspéré, malade, ne cherchant plus qu'à échapper aux obligations qui pesaient sur lui et qui l'écrasaient, nulle possibilité n'existait pour lui de donner sa mesure. De moins, au milieu des fautes dont il fut le témoin impuissant, son esprit, lucide et pratique à la fois, acquit-il une expérience dont il devait plus tard donner les preuves. Il s'acquitta à merveille du rôle subordonné auquel il était réduit. Il faut lire les pages consacrées à sa participation à la bataille de Gembloux, à ses opérations militaires dans le Limbourg, à ses avis dans les conseils de guerre, à son intervention lors de la défaite des troupes royales à Rijmenam, pour comprendre ce dont il sera capable dès qu'il pourra lui-même diriger les événements au lieu d'être contraint de s'y subordonner. La mort de don Juan, à laquelle s'achève le récit de M. van der Essen, devait lui en donner l'occasion, et l'on remerciera l'historien d'avoir décrit, avec tant de soin et d'abondance, la formation d'un homme dont l'action devait être si profonde sur les destinées des Pays-Bas et, par eux, sur celles de l'Espagne, ce qui revient à dire sur celles de l'Europe où elle dominait.

HENRI PIRENNE.

Mes ascensions⁽¹⁾

L'ASCENSION DU 27 MAI 1931

Latéralement à la partie inférieure de la cabine une ouverture avait été prévue : un court tuyau d'aluminium de 3,5 centimètres de largeur. Conformément au programme, je devais placer dans cette ouverture le support de la sonde électrostatique. Il consiste en un bouchon de caoutchouc qui contient un isolateur électrique formé par un tube de quartz. Nous n'avions pas pu le placer plus tôt, car il devait dépasser hors de la cabine et aurait été brisé avant le départ. Dès que le bouchon sera bien calé, la cabine sera hermétiquement fermée. Précédemment, j'avais répété cette opération plusieurs fois. Elle exigeait au début une durée de quarante-cinq secondes, à la fin trente-trois suffisaient. Mais au

(1) Nous devons à la grande obligeance des éditeurs la publication, en premier, de ces extraits du volume que le professeur Piccard fera paraître bientôt, sous ce titre, chez Bernard Grasset, à Paris.

moment critique, le bouchon n'entre pas dans l'ouverture. La cabine, en tombant, s'était un peu déformée. Une des barres de support se trouve devant l'ouverture. Tous mes efforts sont vains. L'air, notre air précieux, sort à travers l'ouverture. Kipfer vient à mon aide et, usant de toute sa force, parvient à mettre le bouchon dans sa bonne position. Mais on entend toujours le sifflement de l'air. L'isolateur n'a pas résisté à l'effort et le tube de quartz s'est brisé. Kipfer m'annonce une altitude de 4,000 mètres et me dit que les pressions intérieure et extérieure sont les mêmes. Pourquoi, au fond, avons-nous une cabine fermée? Nous avions heureusement prévu quelques accidents. Cela aurait été trop beau si tout avait marché à souhait. J'avais fait préparer un mélange d'étoupe et de vaseline. J'avais supposé que cette pâte pourrait être utile en cas de fuite. L'excès de pression intérieure devait la presser contre une fente éventuelle de la paroi de la cabine. Les fils devaient l'empêcher de sortir. La vaseline à son tour devait être retenue par les fils et empêcher l'air de sortir. Plus tôt que je le pensais, le moment est venu de mettre cette invention à l'épreuve. Je dis à mon compagnon : « Si nous ne sommes pas tout de suite étanches, nous devons tirer la corde de la soupape et atterrir. » Cela aurait été une jolie histoire! Nous ne savions heureusement pas encore que la soupape ne fonctionnait pas. Confiant en cette dernière ressource, je répare l'ouverture de la sonde, d'abord avec du ruban isolant, puis avec la pâte décrite. La pression d'air de notre petite demeure est déjà très basse et continue à baisser. Heureusement, nous avons une réserve d'oxygène liquide dans des bouteilles isolées en pyrex. Je verse sur le sol de petites quantités de ce précieux liquide et l'oxygène s'évapore rapidement.

La pression s'élève. Si l'on verse de trop grandes quantités d'oxygène sur les objets métalliques, chaque jet produit une augmentation brusque de pression que l'on ressent par l'oreille. Ma besogne n'est pas facile. L'ouverture est grande; je parviens difficilement à travailler sous la table, mais cela va tout de même. Le sifflement s'affaiblit et se tait. Calme parfait. Jamais je n'ai tant apprécié le silence qu'à ce moment-là. L'altimètre, placé à l'intérieur de la cabine, indique de nouveau 4,000 mètres.

Il est 4 h. 25. Il y a vingt-huit minutes nous étions encore à Augsburg, à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Et maintenant notre baromètre relié à l'intérieur indique 15,500 mètres. En moins d'une demi-heure, nous sommes montés de 15 kilomètres et avons presque atteint l'altitude désirée. Comme nous avons encore tout notre lest, c'est-à-dire 39 sacs de 12 kilos 5, ce qui fait 487 kilos, nous pourrions nous élever encore davantage. Au point de vue technique, tout paraît bien aller à bord. Mais nous n'avons pas effectué cette ascension dans le but de battre un record. On aurait pu faire cela plus facilement et à meilleur compte sans appareils scientifiques. Nous avions voulu suivre les variations de l'intensité des rayons cosmiques au cours de la montée. Nous n'avons rien pu faire de tout cela. Durant l'ascension, j'avais été continuellement occupé par la réparation décrite ci-dessus et Kipfer avait dû remettre en état les instruments qui avaient été mis en désordre, lors de la chute de la cabine.

LA DÉFECTUOSITÉ DE LA SOUPAPE

Kipfer est maintenant prêt à faire ses observations. Les instruments marchent bien. Après avoir noté la première série de mesures, nous donnons 50 kilos de lest et montons de quelque cents mètres. Nous espérons encore pouvoir accomplir à la descente ce que nous n'avons pas pu faire en montant. Cela devait se passer autrement. Nous faisons bientôt une découverte désagréable : la corde de la soupape n'est pas en ordre. Elle est accrochée à l'un des

cabillots des cordes de charge (5 mètres au-dessus du cercle de charge). Cela n'est pas terrible, car, en la tirant, nous allons pouvoir probablement la dégager. La découverte qui suit est bien plus grave : la corde ne s'est pas bien enroulée dans le tambour du treuil, elle saute d'une rainure à l'autre, elle est sans doute embrouillée avec le cordon tendeur. Quelle était la cause de ce désordre? La vue par les hublots était trop restreinte pour que nous puissions nous rendre compte de la situation. Nous ne voyions que la partie supérieure de la poulie. Après l'atterrissage, nous avons découvert le « trouble-fête » : c'était la malheureuse corde de départ supplémentaire qui avait été laissée accrochée au cercle de charge. Elle s'était bien embrouillée avec le cordon tendeur. Pendant l'ascension, le tambour du treuil avait mal reçu la corde de la soupape au fur et à mesure que celle-ci flottait davantage. Il est indispensable que les cordes restent tendues. Dès qu'elles se relâchent, elles sont prêtes à flotter de tous les côtés.

Voilà où nous en sommes! La situation est grave. Plusieurs dangers nous menacent. Nous ne pourrions pas diriger la manœuvre de l'atterrissage à notre guise. Il est possible que le voyage se prolonge jusqu'à l'après-midi. Si la cabine cesse d'être étanche, nous étouffons. Il dépend du vent que nous descendions le soir sur l'Adriatique ou sur terre ferme. Si la corde reste embrouillée comme elle l'est maintenant, elle deviendra trop courte à la descente, le ballon s'allongeant. Elle ouvrira la soupape et la laissera ouverte. Nous arriverons en bas sans gaz, ce qui n'est pas nécessairement la catastrophe, puisque le ballon forme parachute. Nous avons aussi nos parachutes personnels comme dernière ressource. Quoi qu'il en soit, avec la soupape ouverte, nous n'aurons pas un bel atterrissage.

Que faire maintenant? Notre baromètre indique 79 millimètres de mercure. Selon nos projets, nous désirions l'amener à 76 millimètres. Nous avons encore 437 kilos de lest (sur 487 au départ). Nous laissons couler cinq sacs de lest de 12 kilos 5 chacun à travers notre entonnoir et nous nous élevons à nouveau. Bientôt nous pouvons lire la pression de 76 millimètres, exactement ce que nous voulions, 1/10 d'atmosphère. Kipfer peut de nouveau mesurer les rayons cosmiques.

Nous pourrions donner plus de lest et monter plus haut. N'étant pas rassurés du côté de la soupape, nous préférons être prudents et garder du lest pour le cas où nous en aurions besoin plus tard. Si la soupape reste ouverte et que le ballon tombe rapidement, il est préférable de pouvoir donner beaucoup de lest au dernier moment. Nous sommes obligés de réduire les dangers dans la mesure du possible. Lors d'un brusque atterrissage, il serait dangereux d'avoir dans la cabine des instruments durs. Comme nous ignorons le moment de cette descente rapide, nous sommes obligés d'emballer nos instruments. Nous ne pouvons d'ailleurs plus songer à effectuer des mesures convenables. Les instruments ont souffert de l'humidité croissante. L'eau suinte le long des isolateurs qui deviennent de ce fait conducteurs.

Nous avions prévu qu'avant l'atterrissage tous les instruments lourds seraient emballés dans les corbeilles qui nous servaient de sièges ou enfermés dans un grand sac que nous suspendrions hors de la cabine en guise d'« ancre espagnole ». Dans ces conditions, ils ne pourraient plus nous blesser et, au dernier moment, ils délésteraient le ballon. L'emballage est maintenant terminé. Si nous descendons, nous ouvrirons la cabine à 4,000 ou 5,000 mètres d'altitude et sortirons l'ancre espagnole.

Nous essayons alors de tirer la soupape. Nous réussissons bien à tourner le treuil, avec peine il est vrai. Nous remarquons que la corde elle-même n'est pas tirée. Nous tournons le treuil dans un sens et dans l'autre. Il est probable que la corde glisse maintenant sur le treuil. Mais comment est-ce possible? Son extrémité est cependant fixée dans le treuil. Nous voyons soudain, sur le

tambour du treuil, une extrémité de la corde de soupape. La corde est donc rompue. Je n'ai jamais pu déterminer exactement ce qui s'est passé autour du treuil. Le fait est que la corde est maintenant cassée. Quelques mètres sont enroulés sur le treuil. La corde s'est rompue à l'endroit où, venant de la soupape, elle atteint le treuil. Lorsque le ballon se rallongea, elle se sépara du treuil et nous vîmes son extrémité inférieure juste devant un de nos hublots.

LONGUE ATTENTE

Nous voilà donc au but si longtemps désiré! Mais nous n'y sommes pas en tant qu'hommes libres de leurs actes, nous sommes prisonniers de la stratosphère. Nous avions eu l'intention d'atterrir dans le courant de la matinée, par vent faible, sur le plateau bavarois. Nous voilà obligés de rester en haut jusqu'à ce qu'il plaise au ballon de descendre. Quand descendrons-nous? En tout cas pas avant midi, le soleil chauffant le ballon toujours davantage. Peut-être au début de l'après-midi, quand le soleil commencera à décliner et que le ballon se refroidira. Par bonheur, nous disposons d'une quantité suffisante d'oxygène. J'avais exigé un appareil de réserve, ce qui avait presque mécontenté la firme Dräger, qui prétendait que son appareil suffisait. L'oxygène liquide et comprimé que nous possédions devait nous suffire jusqu'au soir. De même nos six cartouches de potasse. A ce point de vue, nous n'avions rien à craindre.

Nous nous posons sans cesse la question : « La cabine restera-t-elle étanche? » Nous avions, plusieurs fois, ressenti une dépression subite qui avait été enregistrée par nos instruments. La fissure initiale n'était plus étanche, car la vaseline coulait lentement à travers les fils. Il fallait sans cesse réparer hâtivement. Nous devions également à tout instant arrêter l'appareil d'oxygène dont le bruit nous empêchait de contrôler l'étanchéité de la cabine. Nous croyions souvent percevoir un sifflement à l'un ou à l'autre endroit de la cabine. Ce n'est pas une hallucination. Mais dès que nous arrêtons l'appareil, le sifflement cesse. C'était l'écho, contre les parois de la cabine, du sifflement de l'appareil. Du reste, l'acoustique n'est pas très agréable. Il n'est pas possible d'établir d'où proviennent les sons.

Une autre question se pose aussi continuellement : « Arriverons-nous jusqu'à l'Adriatique? » Le dérivomètre, qui pend à 50 mètres au-dessous de la nacelle, nous permet de déterminer la dérive du ballon, lorsque nous n'avons pas de nuages entre nous et la terre. La direction est bien celle de l'Adriatique, mais la vitesse est heureusement très petite. Une orientation exacte n'est pas possible. Le champ visuel est trop restreint et souvent obstrué par les nuages. Au fait, cela ne nous sert pas à grand'chose, car nous ne pouvons rien faire. Nous jouissons même par moment de n'avoir pas à prendre de décision. Il ne nous reste qu'à attendre la suite des événements. A un moment donné, un grand baromètre à mercure se brise; ce fut lorsque nous essayâmes de tirer la corde de la soupape, la roue du treuil se trouvant trop près du baromètre. (Pour le second voyage, nous avons abrité nos baromètres dans une armoire, ce qui était préférable.) Le métal liquide coule sous le plancher de la cabine. Il est heureux que celle-ci soit bien peinte. Toutefois, la présence du mercure au-dessous de nous n'est pas agréable. Si seulement nous possédions une petite pompe qui nous permettrait d'aspirer le mercure. Nous avons bien un tuyau de caoutchouc. Si nous avions du vide! Jamais un physicien n'eût à sa disposition plus de vide que nous. Toute la stratosphère est à notre disposition. Une extrémité du tuyau est mise en contact avec la stratosphère au haut de la cabine, à travers un robinet qui traverse la paroi de cette dernière. Avec l'autre extrémité, nous aspirons le mercure. Il y a aussi beaucoup d'eau condensée

au fond de la cabine. Le tuyau aspire un mélange d'eau et de métal, mélange composé de plus d'eau que de métal. Cela doit provoquer à l'extrémité un beau jet d'eau, que nous entendons retomber avec bruit au-dessus de nous. Nous n'avons cependant pas pu éliminer tout le mercure.

LE PANORAMA

Nous n'eûmes pas le temps de nous ennuyer durant cette journée. La vue à travers nos petits hublots nous offrit un divertissement suffisant. Nous y voilà dans notre statosphère! Qu'y a-t-il à y voir? Au-dessus de nous se trouve le ballon, tel qu'il doit être, gonflé à bloc. Sphérique. Autour de lui, le ciel. La beauté du ciel est la chose la plus poignante que nous ayons vue. Il est obscur, bleu foncé ou violet, presque noir. Il devait être tel, puisqu'il ne contient que la dixième partie de la masse qui forme à nos yeux le ciel ordinaire. Dis fois moins de molécules s'emparent de la partie bleue des rayons blancs du soleil pour la répartir dans toutes les directions en lumière diffuse. La couleur du ciel ne nous a donc pas surpris, mais ce fut réconfortant de constater que nos prévisions étaient exactes.

Là-haut, les étoiles ne sont naturellement pas encore visibles en plein jour. Il n'est d'ailleurs possible qu'exceptionnellement d'apercevoir de la terre les grandes planètes. Les étoiles fixes les plus brillantes n'ont pas la dixième partie de l'éclat de Vénus ou de Jupiter. Elles ne peuvent donc atteindre les limites de visibilité que lorsque la lumière du jour qui nous empêche de les voir est réduite à moins d'un dixième de son intensité. Les grandes étoiles ne sont probablement visibles que si l'on monte à 20-25 kilomètres. A notre altitude, le croissant de la lune apparaît avec un éclat que nous ne lui connaissons que de nuit.

Plus loin du zénith, le ciel est moins obscur. Vers l'horizon, il s'éclaircit. Que dirai-je de l'horizon? Si l'air était parfaitement transparent, on verrait l'horizon de la terre sur une distance de 450 kilomètres. Notre champ visuel couvrirait 160.000 kilomètres carrés de la terre; mais pour cela, la troposphère n'est pas assez claire. Elle l'est probablement rarement. Tout autour de nous, le ciel est nettement coupé par une ligne horizontale, qui est sans doute la limite de la troposphère. Celle-ci paraît au loin toute blanche, comme une mer de brouillard, d'une égale blancheur dans toutes les directions. Si l'on regarde un peu plus vers le bas, à 30 ou 45 degrés de l'horizon, on aperçoit la terre, le plateau bavarois. D'abord faiblement voilé, comme une mauvaise photographie. On l'aperçoit mieux si l'on dirige ses regards directement en dessous de nous. Mais là aussi la terre apparaît sans contrastes. Entre elle et nous il y a les 9/10 de l'atmosphère. La lumière du ciel qui manque en haut, nous la voyons au-dessous de nous. Tout apparaît gris sur gris. Nous avons tous déjà vu un paysage clair dans la lumière éclatante du soleil levant, mais observé à travers l'atmosphère lumineuse. Je pense au croissant de la lune, lorsqu'on le voit le jour dans le ciel bleu. Son aspect est gris sur gris. Tous les contrastes sont confondus par la lumière bleue du ciel. C'est ainsi qu'on aperçoit la terre, vue d'en haut à travers l'atmosphère.

Les montagnes sont très belles. Elles émergent de la partie la plus vaporeuse de la troposphère. Elles sont d'abord cachées par les nuages; puis un sommet est visible, puis encore un autre, enfin toute la chaîne de montagnes. De belles montagnes rocheuses. Puis encore une chaîne de sommet. Il y en a toujours davantage et le spectacle est toujours plus beau. Il y a aussi de belles montagnes neigeuses. Ce sont les Alpes bavaroises, les hautes montagnes du Tyrol. Nous nous en approchons. Chaque aéroneute suisse a une ambition, c'est de traverser les Alpes. Pour la première fois, ce vœu se réalise pour moi, cependant pas tout à fait comme je l'aurais

désiré : ce ne sont pas les montagnes connues de mon pays. Une des plus grandes jouissances qu'on puisse ressentir devant un beau panorama est de pouvoir identifier chaque sommet. Reconnaître une montagne qu'on a déjà vue d'un autre côté ou qu'on a peut-être déjà gravie est un des plaisirs suprêmes de l'alpiniste. Nous ne connaissons pas les montagnes tyroliennes. Nous ne possédons pas de cartes détaillées de la région. Nous jouissons donc simplement de voir des montagnes et d'admirer leurs formes et leurs lumières. La vue en est émouvante, quand bien même il nous est impossible de donner un nom à aucun de ces sommets. Je n'ai encore jamais vu une telle multiplicité de montagnes. Nous découvrons toujours de nouvelles chaînes, toujours de nouvelles contrées, et cela dans une perspective inusitée. Jusqu'à présent, aucun œil humain n'a pu contempler de cette façon des montagnes véritables. C'est ainsi qu'on regarde dans les musées un bon relief des Alpes. Les nuages qui traînent autour des montagnes en augmentent la splendeur. Les nuages eux-mêmes sont comme des montagnes. Ils sortent de la vapeur grise de la plaine et apparaissent entre les montagnes. *De beaux nuages blancs!* Ils s'échafaudent comme des tours, plus hautes que toutes les montagnes, à 4,000, 6,000, peut-être 8,000 mètres de hauteur. Chacun les a déjà vus d'en bas, nous les voyons aujourd'hui d'en haut. Il n'y a plus de voiles au-dessus d'eux. Les côtés ensoleillés sont éclatants, ceux qui sont à l'ombre très sombres, ce qui forme de violents contrastes.

LA ROTISSOIRE

Malgré la splendeur du spectacle, nos pensées reviennent à la cabine et à son contenu. La pression intérieure baisse. On n'entend rien. Il existe probablement de nombreuses petites fuites aux multiples joints de la machine. Lors des essais de pression, l'étanchéité avait été trouvée parfaite, mais un nouveau facteur intervient maintenant : les différences de température. L'air extérieur doit être probablement de -55 degrés (nous ne l'avons pas mesuré). Le soleil chauffe la partie noire de la cabine. Nous ne pouvons pas faire tourner celle-ci. Depuis le lever du soleil, la température augmente. Une température de $20-25$ degrés était très agréable pour nous qui avions eu froid durant les premières heures (qu'on s'imagine une boule métallique exposée à un courant d'air de 9 mètres à la seconde par une température de -55 degrés; elle devait se refroidir); 30 degrés C. sont supportables, mais 35 degrés représentent déjà une température trop élevée et lorsque le thermomètre indique dans le haut de la cabine $+41$ degrés, la situation n'est plus très confortable. Nous donnerions beaucoup pour pouvoir tourner le ballon, ainsi que nous l'avions prévu primitivement. Nous présenterions au soleil le côté blanc de la cabine pour la refroidir. Malheureusement le moteur ne fonctionne pas. Lors du départ, quelque accident a dû se produire qui aura provoqué un court-circuit ou autre chose. A la chaleur s'ajoute la soif. Nous avons commandé deux bouteilles d'eau, mais nous ne nous étions pas occupés personnellement de ce détail. Nous ne trouvons que la plus petite des deux bouteilles, tandis que la grande manque. Par cette chaleur, ce n'est plus un détail. Mais que faire? Dans le bas de la cabine, sous le plancher (nous avions baptisé cet espace « cave à bière »), se trouve de l'eau condensée. Beaucoup de litres. On n'a qu'à y plonger la main. C'est très frais, mais ce n'est guère propre. Poussière, huile et mercure forment une émulsion peu sympathique. Il n'est vraiment pas possible de la boire. Le supplice de Tantale! Par bonheur, Kipfer découvre une source : de l'eau propre, fraîche et distillée coule le long de la paroi qui se trouve à l'ombre. Il n'y en a pas de grandes quantités, mais la nécessité rend inventif. Cela nous suffit de nous humecter la langue de temps en temps. Je trouve une autre source : lorsqu'on verse

dans un gobelet d'aluminium de l'oxygène liquide et qu'on attend que celui-ci se soit évaporé, on peut, en dehors du gobelet enlever une épaisse couche de givre avec les dents. C'est vraiment très bon, mais on ne doit être ni trop pressé, car -180 degrés... c'est réellement froid, ni trop lent, sinon la glace fond très rapidement.

LA DESCENTE

L'après-midi est arrivé. Le ballon devrait descendre maintenant. C'est avec intérêt, presque avec anxiété, que nous observons le baromètre. Nous voyons réellement qu'il monte. Un millimètre de pression est gagné. Encore un. Un millimètre est de nouveau perdu. Le ballon oscille. On remarque cependant qu'il descend plus qu'il ne monte. Nous continuons patiemment la lecture du baromètre et pouvons voir que le mercure monte de 2, de 3 millimètres, descend d'un millimètre pour remonter de nouveau. Il est possible maintenant de calculer une valeur moyenne de la vitesse. Quand serons-nous en bas, si cette vitesse persiste? Dans quatorze jours!

Devant un des hublots prend l'extrémité de la corde de la soupape. Tendre la main, tirer une fois et nous descendrions réellement. Entre la main et la corde il y a 10 centimètres d'air stratosphérique et deux verres épais. Si la fenêtre était ouverte... la main ne pourrait cependant pas tirer la corde. Mais aussi nous n'aurions plus soif!

Par mesure de précaution nous diminuons le débit d'oxygène de notre appareil Diéger. Au lieu de 2 litres par minute nous ne lui demandons plus que 1 litre et bientôt plus 0 l. 75. Ainsi il ne s'épuisera pas trop tôt. Nous verrons bien pour diminuer notre consommation d'oxygène.

Cela va plus vite maintenant. Dans la branche du baromètre qui est reliée à la stratosphère, le niveau du mercure descend peu à peu le long de l'échelle millimétrique. Le contraire se produit dans la branche où existe le vide de Torricelli. Nous calculons de nouveau la vitesse de chute. Si cela continue ainsi, nous atterrirons dans vingt-quatre heures. Mais l'oxygène pourrait manquer. Cela ne fait rien, la descente est tout de même amorcée, ce qui est l'essentiel. Les heures passent, les hautes montagnes passent au-dessous de nous, le soleil descend vers l'horizon. Le ballon tombe plus vite.

8 heures du soir. Le soleil est à l'horizon. Nous sommes déjà descendus très bas. Nous sommes bien à la limite de la troposphère. L'horizon n'est plus net. Le bord supérieur de la couche de vapeur blanche apparaît effacé. Quelques nuages dépassent l'horizon et s'élèvent après avoir voilé un instant le soleil. Ils doivent avoir presque atteint notre altitude. Nous sommes réellement déjà fort bas. Nous ne sommes plus qu'à 12,000 mètres. D'autres hommes ont déjà atteint ces hauteurs. Quelques-uns en sont même redescendus vivants. Nous les imiterons.

Au-dessous de nous, le crépuscule couvre la vallée de l'Inn. Le ballon apparaît clairement illuminé sur le ciel sombre. Jusqu'à ce jour, on n'a vu que les planètes et la lune éclairées de cette façon-là. En réalité, on nous prend, dans beaucoup d'endroits, pour une étoile. Ceux qui sont plus près reconnaissent la forme du croissant et croient apercevoir une jeune petite lune. Même le « halo » ne manque pas. Il est formé dans la vapeur de la troposphère obscure par la diffusion de la lumière que le ballon projette vers le bas. (Le 18 août 1932, ce fut le contraire, les poursuivants ayant couru dans la direction de Vénus, qu'ils prenaient pour notre ballon.)

Le soleil disparaît. Le ballon se refroidit, il baisse lentement, il se rallonge. Nous voyons l'extrémité de la corde de la soupape disparaître au-dessus de nous dans l'obscurité. Nous ne pouvons

plus guère l'atteindre. Ce sera donc un atterrissage sans soupape. On sait qu'un ballon qui se met à monter après qu'on a donné du lest remonte en général jusqu'au-dessus de sa dernière position d'équilibre. Jeter du lest lors de l'atterrissage pourrait donc signifier pour nous une nouvelle ascension jusqu'à 17,000 mètres. En conséquence, nous ne devons pas donner de lest pour atterrir, ou seulement très peu. J'ai déjà dit que j'avais l'intention de suspendre tous les instruments lourds à une longue corde. Je voulais, ce faisant, premièrement éviter le danger d'être blessés par les instruments lorsque la cabine roulerait sur le sol; deuxièmement, je voulais, de cette façon, délester le ballon juste avant l'atterrissage pour amoindrir le choc, au cas où nous n'aurions pas assez de lest pour équilibrer le ballon. Nous ne pouvons plus songer à cela. Une corbeille d'instruments aurait pu être trop facilement arrachée. Un tel allègement du ballon aurait pu comporter pour nous de graves conséquences. Nous nous décidons à tout conserver à bord, même les lourdes bouteilles d'oxygène. Nous disposons d'une quantité suffisante de cordes et de ficelles pour tout attacher, afin que rien ne puisse rouler lors de l'atterrissage. Il ne reste pas beaucoup de temps. Le ballon descend rapidement. Nous ouvrons maintenant un robinet pour laisser sortir l'air de la cabine. Ce qui était tout à l'heure pour nous un bien précieux doit être maintenant sacrifié, afin d'avoir le plus rapidement possible à l'intérieur de la cabine la même pression qu'à l'extérieur. Cela nous impressionne vivement de voir la pression extérieure augmenter, alors que celle de la cabine diminue. Passée la grande chaleur, passé le danger du manque d'air, passé le danger de voir la cabine éclater.

ÉQUILIBRE DE PRESSION

20 h. 51. Kipfer annonce que les deux pressions s'équilibrent à 4,500 mètres. Nous ouvrons les trous d'homme à travers lesquels nous passons la tête. La vue est meilleure que celle que nous avions par les petits verres épais des hublots. Au-dessus de nous le ciel étoilé; au-dessous, de hautes montagnes. Un magnifique clair de lune; deux petits orages locaux. De petits nuages gris qui sont de seconde en seconde vivement éclairés intérieurement. Nous ne voyons pas de véritables éclairs, ni n'entendons le tonnerre. Pour plus de sûreté, nous préparons les parachutes. Mais le ballon s'éloigne des nuages. Un regard sur l'horizon. Il est encore plat; mais quelques montagnes émergent déjà de la ligne horizontale. Nous sommes donc déjà plus bas que les montagnes les plus hautes. Entre-temps, nous préparons tout pour l'atterrissage. La chose la plus importante maintenant est la corde de déchirure que nous mettons en ordre; nous grimpons un peu hors des trous d'homme, chacun de nous par le sien. L'espace d'un instant, je vois au-dessus de la cabine la tête de Kipfer. La corde du guiderope est dénouée et se déroule dans le vide (une des extrémités est évidemment fixée au cercle de charge). Nous descendons rapidement, à raison de 2 à 3 mètres par seconde. Je jette deux sacs de lest. Je n'ose donner plus, car je pourrais me tromper avec la vitesse. Si nous ne descendons pas aussi vite que je crois il faut moins de lest pour équilibrer.

L'ATTERRISSEMENT

Les événements se précipitent. Nous sommes près d'un col de haute montagne couvert de glaces. D'un côté il paraît conduire rapidement dans la vallée. Dans ma hâte, je n'ai pu établir si c'était vers le Sud ou vers le Nord. Au-dessous de nous, j'aperçois des rochers et des champs de neige. Nous nous posons sur un champ de neige en pente. Le vent est très faible. La situation ne me paraît pas favorable pour déchirer le ballon. Celui-ci remonte de nouveau légèrement. Nous passons au-dessus des glaciers. Beaucoup de belles crevasses. Je vois les lumières d'un village. Avec

ma lampe électrique de poche, je donne un signal dans cette direction (ce signal fut réellement aperçu à Gurgl). Tôt après, le village disparaît derrière un pli du glacier. Nous nous approchons d'un endroit plat et sans crevasses. Kipfer tire la corde de déchirure. Nous heurtons plusieurs fois le sol, la cabine roule un peu, puis s'immobilise. Mon trou d'homme est au-dessus. J'ai la vue libre, l'enveloppe flotte au-dessus de moi; elle menace durant un instant de tomber sur la cabine. Puis elle se penche sur le glacier vers la vallée, le panneau ouvert se trouvant en dessous. Dans cette position elle ne se vide que lentement. Un regard dans la cabine me fait découvrir un obscur mélange d'objets indéfinissables: deux cents kilos d'instruments, 350 kilos de plomb, tout semble en mouvement. Dans le fond se trouve Kipfer qui, lentement, se fraie un chemin vers le haut. Nous ne sommes blessés ni l'un ni l'autre. Nous sortons de la cabine. Il est 21 heures. Il n'y a que dix minutes que nous avons ouvert la cabine. La prudence est de rigueur, car nous ne savons pas s'il se trouve des crevasses en dessous de la neige. Celle-ci est d'ailleurs pour nous la chose principale. Nous trouvons encore dans la cabine quelques pelures d'oranges. En râpant un morceau de glace sur la surface extérieure de la pelure, nous obtenons une boisson délicieuse. Nous n'en bûmes jamais de meilleure.

AU TYROL

La nuit est splendide. Nous voyons encore vers le haut du glacier, derrière le col, un nuage orageux sillonné d'éclairs. Il s'éteint bientôt. Nous ne voyons autour de nous aucune habitation humaine. Ainsi donc, nous passerons la nuit sur le glacier. La grande toile qui aurait dû servir de parasol si nous avions pu mouvoir correctement le ballon nous rend maintenant de grands services. C'est une vieille étoffe de ballon imperméable. On peut s'en envelopper et se coucher sur la glace. Repos magnifique, évidemment un peu froid. Il serait peut-être prudent de ne pas s'endormir. Dans le lointain retentit une petite chute d'eau. Dans le demi-sommeil, je me réveille plusieurs fois en sursaut. Le trou! On entend siffler; vite, de la vaseline et de l'étoupe. Mais ce n'est toujours que le bruit de la cascade.

Le lendemain, nous mettons tout en ordre. Des provisions de secours avaient été attachées en dehors de la cabine pour le cas d'un atterrissage dans la haute montagne (farine lactée Nestlé, soupe Maggi). Un réchaud d'aluminium, qui a été déjà sur de nombreux sommets, le « méta » ne manquent pas, même les allumettes, bien que tous les deux nous ne soyons pas fumeurs. Nous servons bientôt un bon petit déjeuner chaud. Nous ne voyons toujours personne. Nous sommes à 2,000 mètres au-dessus de la mer, mais où? La contrée est merveilleuse. En bon Suisse, nous savons qu'il ne fait nulle part aussi beau qu'en Suisse (ce n'est pas pour rien que nous sommes allés à l'école). Quel est donc bien ce long glacier? Il descend vers le nord. D'après le tracé de la course effectuée par le ballon depuis Augsburg on arrive tout au plus à la pointe extrême des Grisons. Ce n'est pourtant pas le glacier de Silvretta, car je le reconnaîtrai (j'y ai exécuté, il y a une quinzaine d'années, en collaboration avec le professeur de Quervain, des mesures de neiges et ai fixé une « bouée » au haut du col). Serions-nous malgré tout à l'étranger? En tout cas, nous devons être près du point de contact des trois pays: Suisse, Autriche, Italie.

Comme le ballon ne peut être vu d'aucun village et que nous ne voyons personne arriver près de nous, nous prenons la décision d'essayer la descente. Aucune trace de chemin visible. La vallée a l'air d'être démesurément longue. Le chemin le plus court consisterait peut-être à traverser le col. Mais trop de crevasses nous en séparent. De plus, nous ignorons si la descente sera possible du côté sud. Nous ne pouvons pas non plus descendre par le glacier, car nous rencontrerions dans le bas de multiples crevasses.

Nous voyons du reste qu'il aboutit dans une gorge infranchissable. Nous apercevons une cabane délaissée au-dessus du versant droit; peut-être y aura-t-il un chemin conduisant de cette cabane à la vallée. Mais tout est encore couvert de neige et des rochers abrupts se dressent entre la cabane et le glacier. Nous nous décidons finalement à atteindre la rive gauche par où nous pourrions peut-être amorcer la descente à travers les rochers. Mais il nous faut d'abord envisager la possibilité qu'un avion trouve l'enveloppe du ballon. Nous nous décidons à donner un signe de vie aux aviateurs qui pourraient éventuellement survoler le glacier et, dans ce dessein, nous étalons, à angle droit par rapport au ballon, la bâche-parasol, ainsi que le numéro de police 113 et le signe matricule suisse CH, le tout solidement fixé à l'aide de sacs de plomb. Quelques heures plus tard, notre enveloppe fut réellement aperçue par nos amis suisses de l'avion qu'ils montaient et notre signal fut bien interprété.

Nous nous fabriquons des sacs de montagne et des cordes de glacier avec le matériel du ballon et le sac de l'ancre espagnole. Nous nous attachons doublement, ce qui permet de remonter plus facilement hors d'une crevasse. Kipfer trouve, dans la bâche-parasol, une longue et forte tige de bambou qui nous donne deux alpenstocks. J'aurais préféré avoir un piolet, mais les alpenstocks suffisent pour sonder la neige afin d'éviter les crevasses. M. le colonel Gerber avait critiqué le fait qu'il nous manquait un équipement de montagne en règle. J'avais répondu que pour être équipé en vue de toutes les éventualités, il fallait tout aussi bien prendre le smoking, pour le cas où nous atterririons au Lido (lors du second voyage, nous possédions un attirail complet d'alpiniste : souliers ferrés, piolets, et nous avons atterri dans la plaine lombarde, d'où le ministre Balbo nous emmena, dans son avion, au Lido. Le soir, au banquet, le smoking manquait!) Nous parvenons heureusement aux roches, à un endroit où la rimée est comblée. Nous varapons vers le bas tout le long du glacier. Vers midi, nous rencontrons une équipe de guides qui vient à notre rencontre. A 17 h. 30, nous arrivons à Gurgl, dans l'Oetztal, Tyrol, 1.950 mètres au-dessus de la mer. Là, nous sommes reçus à merveille. Des représentants du gouvernement du Tyrol montent encore à Gurgl le même soir. Une troupe de soldats est déjà en route. Toute l'aide imaginable nous est fournie. Tout notre matériel est mis sous bonne garde durant les jours suivants (l'enveloppe, telle un long serpent de 40 mètres de longueur et pesant 700 kilos, fut portée sur quarante épaules — de vingt solides chasseurs alpins et de vingt montagnards de l'Oetztal — pendant de longues heures, à travers la contrée rocheuse et sans chemin, jusque dans la vallée). Et l'enveloppe n'eut pas une déchirure! Performance magnifique dans le domaine des transports). Je ne laisse en haut que la cabine. Elle a été attaquée par le mercure et n'a plus de valeur pour moi. Cela ne vaut pas la peine de transporter dans la vallée cet aluminium usagé. Je ne savais alors pas encore que la cabine dans son triste état présentait plus de valeur qu'une nouvelle. Si l'on avait accepté toutes les offres qui nous parvinrent les jours suivants, la cabine aurait pu voyager comme curiosité à travers le monde entier et les frais de toute notre ascension eussent été largement couverts. Elle devait rester ainsi sur le glacier presque un an, jusqu'à ce que, avec l'aide obligeante de l'Université d'Innsbruck, il fût possible de la descendre, ce qui ne se fit pas sans peines, ni péripéties. Elle a trouvé son repos bien mérité dans l'Ecole polytechnique de l'Université de Bruxelles qu'elle avait quittée en septembre 1930. Il m'est impossible de citer des noms, il y en aurait trop. A tous les Autrichiens qui nous ont aidés, aux autorités comme aux particuliers, j'adresse mon plus chaleureux merci.

A. PICCARD.

Professeur à l'Université de Bruxelles.

L'Inquisition

Un petit livre sur *l'Inquisition*, dû à un maître de l'Ecole des Sciences philosophiques et religieuses de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, exposant *sine ira et studio* cette « question souvent discutée et combattue (1) », voilà certes de quoi provoquer l'attention du public, qui s'attend à une mise au point de la controverse (Editions de la Cité chrétienne, Bruxelles, 12 fr.).

S'il y a encore des catholiques pour qui l'Inquisition est une objection tenace, pierre d'achoppement de leur foi (je les crois rares aujourd'hui); s'il y a encore des incroyants que le souvenir de l'Inquisition empêche de se convertir à l'Eglise catholique (je ne sais s'il s'en rencontre), les enverrons-nous à M. l'abbé Jean Schoonjans pour éclairer leur foi ou dissiper leurs appréhensions?

Disons tout de suite que la position prise par l'auteur ne les satisfait pas. Son petit livre est une lecture intéressante et agréable. Très éloignées du ton doctoral, ces causeries familières sont relevées par une pointe d'humour, qui témoigne d'une belle sérénité devant les horreurs du sujet. Mais elles prennent le parti de s'en tenir aux faits, sans les juger. « Dire les faits, tous les faits et laisser au lecteur le soin de les juger, c'est encore la meilleure défense », ajoute le petit papier déjà cité. On me permettra d'en douter. Précisément, ce qu'on était en droit d'attendre d'un historien qui occupe une chaire d'Ecole de sciences religieuses, c'est un jugement.

La question est difficile? Raison de plus pour courir au secours du lecteur, au lieu de lui laisser généreusement le soin de se tirer d'embaras tout seul.

« Au fait, répondra l'auteur, ce n'est pas une défense; fait-on le plaider de l'Inquisition? » Mais oui, plus d'un historien l'a entrepris, sans trop réussir. Et vous, qu'en pensez-vous? Voilà ce qui nous intéressait, et votre dérobade nous déçoit.

A moins que cette façon de parler : « Fait-on le plaider de l'Inquisition? » ne révèle le fond de votre pensée : l'Inquisition n'est pas défendable. Mais, alors, surgissent les questions.

Comment expliquer l'attitude des papes qui établissent ou approuvent l'Inquisition?

Comment la répression cruelle de l'hérésie se concilie-t-elle avec la douceur évangélique?

Jusqu'à quel point les excès de l'Inquisition espagnole engagent-ils la responsabilité de la législation canonique?

Peut-on se contenter de tout expliquer par la barbarie du temps, le rôle de l'Eglise étant de réagir contre la barbarie et non pas de l'adopter pour son compte?

Ou faut-il reconnaître — ce qui résoudrait toutes les objections — que des hommes d'Eglise et parmi eux certains papes ont été entraînés, par une politique trop humaine, à permettre l'effusion du sang dont l'Eglise a horreur? La doctrine restant intacte, les défaillances personnelles des autorités ne sont-elles pas possibles, et souvent historiquement établies?

De tout cela, vous voudriez, cher monsieur Schoonjans, me laissez juge, moi lecteur ignorant, et vous prétendez ne me raconter que des faits, toujours des faits. Position intenable, et tellement que, malgré votre résolution, vous ne la tenez pas. Finalement, aux

(1) Je reprends un terme impropre de la « prière d'insérer ». On débat une question; on en combat, s'il y a lieu, la solution.

dernières pages, vous esquissez une défense de l'Eglise. Malheureusement, trop rapide et peu approfondie, elle n'entre pas dans le vif du débat.

Nous avons espéré « en quelques heures et à bon compte savoir ce qu'on veut savoir », et nous avons appris beaucoup de choses intéressantes. Mais, pour ce que nous voulions savoir, nous restons « Beau-Jean » comme devant.

* * *

Aux esprits que la question inquiéterait, recommandons l'excellent exposé de *l'Inquisition*, publié par le regretté abbé E. Vacandard, le célèbre historien de Saint-Bernard de Clairvaux (Paris, Blend et Gay). Le sous-titre « Etude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Eglise » indique la sincérité avec laquelle l'auteur aborde son sujet. Lui-même déclare que nulle considération ne saurait l'empêcher d'envisager le problème sous toutes ses faces. Aussi dira-t-il toute la vérité, fidèle à la devise de l'histoire, telle que Cicéron l'a formulée : *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia* (ne rien dire de faux, ne rien taire de vrai).

Si ce n'est pas de l'apologétique d'édification, comme certains auteurs la pratiquaient avec la meilleure intention du monde, c'est en tout cas l'apologétique la plus loyale, et même la plus habile. Je crois qu'aucun historien catholique, avant Vacandard, n'avait aussi clairement condamné les abus de l'Inquisition ecclésiastique, ni montré leur opposition au véritable esprit de l'Eglise. Il contredit les théologiens et les juristes — même saint Thomas d'Aquin — qui ont essayé de justifier la peine de mort pour crime d'hérésie. Il convainc d'erreur les apologistes — comme Joseph de Maistre — qui falsifient l'histoire en rejetant sur le bras séculier l'unique responsabilité du châtiment des hérétiques.

Reconnaissons-le nettement, pour autant qu'il y eut injustice dans la répression des hérésies (car il ne faut pas exagérer les abus!) les dirigeants ecclésiastiques de l'époque se sont trompés dans le choix des moyens de coercition. Entraînés par la rigueur des tribunaux séculiers, ils ne se sont pas bornés à user de contrainte morale, selon la formule des papes antérieurs Nicolas I^{er} et Célestin III, qui ne revendiquaient, pour la société religieuse, d'autre glaive que le glaive spirituel. Contrairement à la tradition apostolique et à l'enseignement des Saints Pères, ils ont infligé de durs supplices et n'ont pas reculé devant l'application de la torture.

Chose horrible à penser, si toutes les victimes n'étaient pas des Jeanne d'Arc, il y eut certainement, parmi elles, plus d'un innocent. Voilà où peut conduire le zèle inconsidéré pour le bien! Le fanatisme triomphait alors à tous les degrés de la hiérarchie et, tout en y reconnaissant l'esprit du temps, on doit condamner cette aberration avec une inexorable sévérité.

Certes, les papes ont réagi parfois, en destituant et punissant les inquisiteurs trop zélés, en réclamant, pour les coupables, des traitements plus doux et, pour les accusés, des garanties plus sérieuses. Mais c'est le principe même de la procédure qui aurait dû être changé et qui ne le fut que bien tard.

L'influence de l'époque explique l'attitude des autorités, elle ne la justifie pas. L'Eglise n'est pas infaillible dans son gouvernement disciplinaire. Si Dieu a permis ces égarements qui, aujourd'hui, nous paraissent incroyables, tirons-en du moins une leçon salutaire.

Leçon de modestie pour tout qui détient une part d'autorité : la fin ne justifie pas les moyens, et la source divine du pouvoir n'est pas une garantie absolue contre les abus.

Leçon de loyauté et de prudence pour les apologistes qui, trop

souvent, ont prétendu justifier tous les actes des papes et des évêques, comme s'ils étaient, de par la nature de leur charge, confirmés en grâce et rendus impeccables. N'étendons pas au delà de son objet — qui est la transmission aux hommes, de génération en génération, du dépôt des vérités de foi — le privilège d'infaillibilité de l'Eglise. Et distinguons toujours, chez elle, la part humaine de la part divine.

Avec l'Eglise elle-même, déplorons toute défaillance qui se manifeste dans son sein. Que notre amour de l'Eglise soit sans pusillanimité. Regardons en face les réalités de l'histoire et jugeons-les avec une virile objectivité. Le pire scandale serait, sous prétexte de cacher le scandale, de déformer la vérité historique.

PAUL HALFLANTS.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
46 et 48, rue Coudenberg, Bruxelles.

En souscription :

ALEXANDRE FARNÈSE

Prince de Parme,
Gouverneur Général des Pays-Bas au XVI^e siècle
(1545-1592)

par Léon van der ESSEN
Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission Royale d'Histoire,
avec une préface par Henri PIRENNE.

Alexandre Farnèse, prince de Parme, est une des grandes figures de l'histoire du XVI^e siècle. Tant par son génie militaire que par son habileté politique, il occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de l'Europe.

Or, si l'on en excepte l'œuvre de Pietro Fea, publiée à Rome en 1883 et aujourd'hui vieillie, il n'existait jusqu'ici aucun travail d'envergure consacré à étudier, comme elle le mérite, la grande figure d'Alexandre Farnèse.

Cette lacune de la littérature historique est enfin comblée par l'œuvre de M. L. van der Essen, qui y a consacré près de vingt années d'études et de patientes recherches dans les principales archives de l'Europe. L'histoire d'Alexandre Farnèse, qu'il nous offre aujourd'hui et qui comportera trois volumes, sera l'œuvre originale, complète et définitive qu'on attend depuis longtemps.

Dans le premier tome, l'auteur retrace la vie de Farnèse depuis sa première enfance jusqu'à son arrivée en Belgique en 1577. Il passe successivement en revue les premières années du prince de Parme, ses séjours à Bruxelles, en Angleterre, à la Cour d'Espagne, son mariage à Bruxelles, sa participation à la guerre contre les Turcs dans la Méditerranée et son rôle dans la bataille de Lepante, ses premières campagnes aux Pays-Bas comme lieutenant de Don Juan d'Autriche. On y verra comment la politique de la famille Farnèse a influencé l'histoire de la Belgique et l'histoire générale.

Dans les tomes II et III, M. van der Essen étudie dans le détail le gouvernement du prince de Parme aux Pays-Bas depuis 1578 jusqu'en 1592, date de sa mort. L'habileté avec laquelle Farnèse amena les provinces wallonnes à se réconcilier avec Philippe II, sa lutte contre son grand adversaire le Taciturne, la longue série de sièges qu'il entreprit pour réduire le reste des Pays-Bas, y compris le célèbre siège d'Anvers en 1585, son intervention dans l'entreprise de l'Armada, la guerre en France contre Henri de Navarre sont étudiés en détail.

L'œuvre de M. van der Essen est basée sur une documentation de premier ordre, tirée des célèbres Archives farnésiennes de Naples et de Parme, des Archives du Vatican, et des dépôts les plus importants de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc. Son importance est mise en lumière par M. Eugenio Casanova, surintendant des Archives du royaume d'Italie à Rome, qui a écrit à l'auteur dans les termes que voici : « Je crois que votre ouvrage est du plus haut intérêt aussi bien pour le monde entier que pour nous (Italiens) ». Pour l'histoire de Belgique, ce sera une contribution tout à fait neuve et capitale.

Chaque volume sera enrichi d'une vingtaine d'illustrations reproduisant des portraits, des scènes historiques, des monuments et des tableaux, pour la plupart inconnus ou inédits et qui mettront puissamment en relief les principaux épisodes du récit.

L'ensemble des trois volumes, établis au format in-8° Jésus (19 x 28 cm.) comportera près de 1000 pages de texte enrichi d'une soixantaine de planches hors texte en typographie, le tout imprimé sur très beau papier anglais *Drury Antique Wove*.

Prix de l'ouvrage complet en souscription : 200 francs.

Payables à raison de 80 francs à la réception du tome I et 60 francs chaque fois à la livraison des tomes II et III.

Le tome I paraîtra prochainement.

Le prix de l'ouvrage sera porté à 250 francs à la parution du tome I.

La domination française en Belgique 1792-1814⁽¹⁾

Le prestige de la grande figure de Napoléon n'a fait que croître avec le recul des ans. Les critiques portant sur certains traits de sa physionomie morale, sur certaines violations perpétrées par lui des principes mêmes du droit des gens, sur certaines fautes politiques, qui devaient finalement le mener à la catastrophe, se sont atténuées et c'est dans son ensemble que l'on peut juger aujourd'hui l'œuvre colossale d'un des plus puissants génies qu'ait connus l'histoire.

Une des caractéristiques des grands hommes consiste à faire participer à leur propre grandeur tous les détails de leur activité créatrice et à voir « grand » dans toutes leurs réalisations. Anvers devait bénéficier de cette ampleur des conceptions napoléoniennes et c'est à la période consulaire et impériale que notre métropole commerciale doit le point de départ du merveilleux outillage économique qui en a fait un des premiers ports du monde.

L'étude de l'œuvre napoléonienne à Anvers apporte une contribution à l'histoire de la domination française en Belgique et mérite également à ce titre de retenir l'attention.

On a eu quelque peine à formuler un jugement équitable sur cette période de notre histoire. Comme cela arrive si souvent, par un singulier anachronisme intellectuel, on a cru pouvoir apprécier les événements passés en fonction de nos tendances politiques actuelles. Pour certains esprits, la domination française, en implantant chez nous les idées de la Révolution, a fait œuvre néfaste; pour d'autres, au contraire, l'introduction des principes des « droits de l'homme » a été pour nos pères un inappréciable bienfait, en dépit de la façon brutale dont ces principes leur furent imposés.

Comme pour toutes les périodes de l'histoire, il faut, pour apprécier sainement l'œuvre de la domination française chez nous, se garder de tout jugement unilatéral ou fragmentaire. Incontestablement c'est la seule période de notre histoire qui mérite le nom de *domination*. Car sous nos souverains espagnols et autrichiens nous avons conservé intactes notre autonomie et nos institutions, et lorsque certains de nos princes tentèrent, comme Philippe II et Joseph II, d'y porter atteinte, ils provoquèrent des révolutions qui aboutirent au maintien de nos libertés. Il n'y eut donc ni domination espagnole, ni domination autrichienne, mais simple union personnelle entre les diverses provinces dont était composé l'*Etat bourguignon*, première forme de la Belgique moderne, et les couronnes d'Espagne ou d'Autriche.

Il n'en fut pas de même au lendemain de la conquête française. Toutes nos anciennes constitutions, tous nos privilèges, toutes nos coutumes furent balayées dans la tourmente et remplacés en bloc par des institutions étrangères, basées sur le principe de la centralisation la plus complète.

On aurait pu croire qu'au point de vue national l'incorporation de la Belgique à la première puissance du monde à cette époque aurait été une irréparable catastrophe. Il n'en fut rien; bien au contraire, en faisant table rase de notre passé, la domination française préparait notre avenir et achevait notre unité en incorporant

à nos autres provinces l'ancienne principauté de Liège, ce que n'étaient parvenus à réaliser ni nos anciens princes, aux XV^e et XVI^e siècles, ni les patriotes belges et les démocrates liégeois, lors de la révolution de 1789. De même, en supprimant d'une façon définitive nos institutions particularistes et désuètes, en faisant peser sur tous les Belges l'uniformité des lois, de l'administration et des tribunaux, la domination française permit à notre patrie de franchir plusieurs étapes de son évolution historique, et comme le dit M. Pirenne « en détruisant l'ancienne Belgique, elle prépara la Belgique moderne ». Ce fut le régime français, et spécialement le fonctionnement régulier de la solide administration impériale, qui transforma notre pays et qui lui donna la formation nécessaire pour constituer, un jour, un Etat homogène, solidement organisé, capable de vivre de sa vie indépendante et de jouer un rôle dans la société internationale.

Mais si la Belgique parvint ainsi à tirer de la domination française des éléments utiles à son existence propre, au point que, quinze ans à peine après la chute définitive de Napoléon, elle allait pouvoir réaliser ses destinées dans le cadre d'une complète indépendance, c'est qu'au travers de cette domination française elle avait gardé vivace la conscience de sa nationalité. Si, par le fait de l'annexion, les Belges étaient devenus sujets français, cependant, en dépit des efforts de l'administration, des progrès de la francisation linguistique, de l'apaisement religieux et de la prospérité économique, ils conservèrent intact leur vieil esprit national et ne devinrent jamais Français de cœur. On ne peut se fier pour juger des véritables sentiments de nos pères aux textes officiels, ni aux affirmations d'une presse sévèrement contrôlée. Même au cours de la période où le Premier Consul, en mettant fin au régime, à la fois tyrannique et mesquin, du Directoire et à la persécution religieuse, acquit une incontestable popularité dans les *Départements réunis*, même au cours des années éblouissantes où l'astre impérial plana au zénith, les Belges ne considèrent jamais, au fond de leur cœur, le régime français comme définitivement établi sur leur patrie; leurs aspirations vers l'indépendance, sous une forme que les circonstances ne leur permettaient pas de préciser, restaient aussi vivaces qu'aux premiers jours de la conquête. Si, dans leur esprit pratique, ils tiraient de leur union à la France tous les profits dont ils pouvaient bénéficier; si, lors de ses visites parmi eux, ils ne purent rester insensibles au prestige de l'homme extraordinaire à qui ils étaient soumis, les Belges ne fermèrent jamais les yeux sur les multiples inconvénients de la domination étrangère et ne cessèrent jamais d'en espérer la fin.

Un des rares fonctionnaires impériaux, qui eussent compris le caractère de leurs administrés et conservé vis-à-vis du pouvoir leur liberté d'expression, le comte de la Tour du Pin, préfet du département de la Dyle, signalait en 1813 dans un rapport à l'Empereur : « Ce peuple n'est ni anglais, ni autrichien, ni anti-français, il est belge ». C'est pourquoi, dès que nos pères, à qui la prospérité économique due à l'ouverture du vaste marché français ne faisait pas oublier les charges de plus en plus écrasantes de la fiscalité et de la conscription, constatèrent que le colosse, si longtemps victorieux, commençait à chanceler sur sa base, leurs aspirations étouffées vers l'indépendance et la liberté devinrent plus vives et plus ardentes que jamais. Aussi, s'imaginant que les Alliés allaient leur apporter la réalisation de leurs aspirations nationales, les accueillirent-ils avec un enthousiasme indescriptible et leur déception fut profonde lorsqu'ils apprirent que, par leur union à la Hollande, ils n'allaient que changer de maîtres. A cette différence près, qu'impuissants vis-à-vis de la domination française, ils allaient être de taille à lutter contre le despotisme du roi Guillaume, dès que, faisant trêve à leurs mesquines querelles politico-religieuses, ils s'uniraient dans un élan commun vers la conquête de la liberté.

(1) Cet article servira de préface au livre de M. ARTHUR FISCHER, *Napoléon et Anvers*, qui paraîtra incessamment à la librairie Loosberg, à Anvers.

On aboutit ainsi à cette constatation, incompréhensible à première vue, que la conquête française ne devait être dans le plan providentiel qu'une étape vers la constitution de notre indépendance.

Un autre résultat heureux de la domination française fut l'éveil de la Belgique à la vie économique moderne.

Certes, le régime autrichien avait beaucoup fait pour développer notre prospérité, mais la fermeture de l'Escaut, maintenue par la Hollande en dépit des efforts de Joseph II, et les entraves d'un régime industriel basé sur le privilège et les monopoles avaient empêché ces efforts de donner tous les résultats espérés.

Ce fut la conquête française qui abolit ces obstacles. En affranchissant notre grand fleuve et en supprimant l'armature étroite du régime corporatif qui entravait l'essor de notre industrie, elle fit bénéficier notre pays des bienfaits de la liberté économique.

L'ouverture du vaste marché français et la protection contre la concurrence anglaise allaient faire naître chez nous la grande industrie. C'est en 1799 que Liévin Bauwens créait à Gand la première filature de coton; c'est en 1807 que Cockerill jetait les bases du grand établissement qui porte encore son nom; c'est en cette même année que la machine à vapeur était appliquée à l'exploitation des mines de charbon; c'est en 1802 que la fonte de l'acier était introduite à Liège; c'est en 1810 que J.-J. Dony découvrait le procédé pour la fabrication du zinc, qui devait faire la prospérité de la « Vieille Montagne ».

En dépit des efforts de Napoléon, notre commerce maritime ne suivit pas le développement de notre industrie. Par suite de la guerre presque ininterrompue contre l'Angleterre, le trafic dut rester continental; l'Empereur l'encouragea par l'amélioration du réseau routier et du système routier et du système des canaux, mais à Anvers, dont, avec une incroyable activité, il développa, sans cesse, les installations maritimes, il ne put travailler que pour l'avenir; tant que la France régnera sur les départements belges, le grand port de l'Escaut ne sera qu'un port de batellerie, doublé d'un formidable port de guerre.

Là gît le tragique malentendu qui devait finir par provoquer la chute de la puissance impériale. On a souvent fait état des désirs de paix si souvent manifestés par l'Empereur. S'ils étaient sincères, ils n'en étaient pas moins irréalisables, tant que Napoléon n'aurait pas consenti, ce qui, vu les circonstances dans lesquelles il avait pris le pouvoir, lui était à tous les points de vue impossible, à ramener la France à ses limites de 1792. La conquête de la Belgique par les armées révolutionnaires avait heurté un principe essentiel de politique internationale, principe tellement solide, tellement impérieux, qu'aucun pays, depuis près de trois siècles, n'a été assez fort pour le méconnaître impunément, c'est le principe de l'équilibre européen. Depuis qu'en défendant ce principe, elle avait triomphé de l'impérialisme de Louis XIV, l'Angleterre s'en était constituée la jalouse gardienne. Incapable, depuis la fin de la guerre de Cent Ans, de mener une politique de conquête sur le continent, elle n'avait d'autre intérêt que d'empêcher l'un ou l'autre des grands Etats européens de devenir trop puissant. Désireuse en même temps de faire régner partout une tranquillité favorable au développement de son activité économique, elle devait, à tout prix, faire triompher par le respect de l'équilibre des puissances la seule formule compatible avec le maintien de la paix. C'est pourquoi, tant que la France continuerait à occuper la Belgique, nœud vital de l'équilibre, l'Angleterre devait mener contre elle une guerre sans trêve. Telle est l'explication de sa politique traditionnelle; plus que toute autre puissance, elle avait intérêt à voir régler le sort de nos provinces dans un sens conciliable avec l'équilibre européen.

Ces traits essentiels ne doivent pas être perdus de vue pour porter un jugement impartial sur la domination française en

Belgique. Les souffrances qu'elle occasionna à nos provinces, surtout au lendemain de la conquête, furent compensées par plusieurs résultats heureux, dont, à plus d'un siècle de distance, nous bénéficions encore.

Vicomte Ch. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

Le lourd étatisme dans l'éther impalpable

La radiophonie est un concert varié, elle imite le théâtre, elle se fait music-hall, elle s'enfièvre de passions politiques, elle prêche l'Evangile et chante les louanges du Seigneur; journal parlé, elle informe, dogmatise, discute; elle polémique; elle est la plus vaste extension universitaire et la plus grande institution d'éducation populaire et de diffusion culturelle qui ait jamais été imaginée.

Je vous le demande, est-ce là un domaine à tenter les étatistes et les preneurs de monopoles?

Conçoit-on un monopole d'Etat pour l'exploitation du théâtre et de l'opéra, du music-hall et du café-concert, des cours du soir et des universités populaires, des conférences de doctrine ou d'actualité, des tribunes politiques et des chaires de vérité, des journaux et des tracts, de tous les moyens d'agir sur l'opinion?

Le rôle de l'Etat et son plan d'action sont tout autres.

Ce n'est pas non plus son genre, la fantaisie ailée qui doit caractériser toute radiophonie de bon aloi!

Or, le statut radiophonique dont nous ont gratifiés nos législateurs est inspiré des conceptions étatistes et il évolue naturellement dans le sens de l'étatisme et du monopole.

Encore si nous étions au régime hitlérien, ou fasciste, ou bolchévique, nous comprendrions, sans d'ailleurs l'approuver, cette tendance. Mais nous sommes en Belgique. Et le statut que nous critiquons est de fabrication parlementaire.

Notre intention n'est pas d'adresser des reproches à qui que ce soit ou de dénigrer le conseil d'administration ou le personnel de l'I. N. R. Nous voulons signaler une erreur pour qu'on ne s'y enfonce pas de plus en plus et que l'on fasse au contraire, loyalement et courageusement, l'effort nécessaire de redressement.

Ce sont les émissions à grande puissance qui ont provoqué la création de l'I. N. R. Ces émissions à grande puissance, par le fait qu'elles passaient toutes les frontières et que leur champ d'écoute était pratiquement aussi vaste que l'Europe, ont nécessité une réglementation internationale. Deux postes européens ne peuvent pas émettre à grande puissance sur la même longueur d'ondes. Il fallait donc se partager les longueurs d'ondes. Il y eut une convention radiophonique, comme il y avait eu jadis l'accord créateur de l'Union postale.

A la Belgique, échurent trois longueurs d'ondes, dont deux sont actuellement utilisées, celle de 508.5 pour les émissions françaises et celle de 338.2 pour les émissions flamandes. La troisième est réservée, paraît-il, pour des émissions allemandes, qui seront organisées plus tard.

Voici maintenant les institutions auxquelles l'Etat belge confie ou concède le soin des émissions radiophoniques. Ces institutions sont de deux sortes. L'Institut national de Radiophonie, créé par l'Etat, et les organismes privés de radiophonie, reconnus par l'Etat, ou, en son nom, par l'I. N. R.

Disons tout de suite qu'à notre sens l'I. N. R. a parfaitement sa raison d'être. La radiophonie est devenue chose assez importante au point de vue de l'Etat, pour que celui-ci ait son organisme radiophonique. L'Etat doit utiliser à ses fins propres cet instrument merveilleux d'action rapide et très étendue sur l'opinion publique. Il doit, en outre, se réserver un droit de regard et de contrôle sur l'ensemble des émissions radiophoniques, afin que rien n'y offense les bonnes mœurs, ni le sentiment national, ni, de quelque autre manière, l'intérêt général. Et telles sont les fonctions naturelles d'un Institut national de Radiophonie.

Mais de là au monopole ou à la dictature radiophoniques, il y a de la marge. Or, c'est dans le sens du monopole et de la dictature que notre Institut national est poussé par son propre poids et par l'organisation que lui ont donnée le Parlement et le Gouvernement.

C'est à lui qu'est remise toute la dotation destinée à la radiophonie et prélevée par une taxe d'Etat sur les usagers de la T. S. F., taxe de 60 francs par poste récepteur.

L'I. N. R. est chargé et obligé par la loi de mettre ses appareils et ses orchestres gratuitement à la disposition des organismes privés.

Vous entrevoyez immédiatement la dépendance des institutions privées à l'égard de l'institution officielle.

Nous sommes à l'égard de l'I. N. R. dans la situation d'un locataire à l'égard de son propriétaire ou d'un emprunteur à l'égard de son prêteur. Encore faut-il noter que, locataires, nous ne payons pas de loyer, emprunteurs, nous ne payons pas d'intérêt. Situation essentiellement dépendante. Il vaudrait mieux répartir équitablement les subsides radiophoniques entre l'Institut officiel et les instituts privés. Nous aurions alors la fierté de payer nos émissions et, par conséquent, selon le proverbe, quelque chance d'être considérés.

L'I. N. R. ne se fait pas faute de nous rappeler au sentiment de notre dépendance.

Les textes doivent leur être soumis à l'avance pour le minutage. On n'ose pas parler de censure préventive. Il vaudrait peut-être mieux dire clairement les conditions de recevabilité d'un texte. Dans l'indétermination actuelle, on est inévitablement livré au caprice et à l'arbitraire. Personnellement, nous avons été censuré pour des textes que nous persistons à croire non seulement recevables, mais excellents au point de vue national. Telles étaient notamment les réflexions modérées que nous émettions un jour au sujet de la collaboration de l'enseignement libre et de l'enseignement officiel, collaboration qui suppose naturellement la reconnaissance des droits de l'enseignement libre et son égalité foncière avec l'enseignement officiel devant la loi. Il me fut interdit de lire ce texte. Quelques jours après, M. le député Piérard faisait, sous les auspices de la RESEF, un discours de politique scolaire, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il était beaucoup moins que le nôtre respectueux des opinions et des sentiments d'autrui. Je ne cachai pas à M. Bovesse, qui était alors ministre des P. T. T., combien j'étais étonné et vexé de cette partialité. « Vous comprenez, me répondit-il, que je ne puis pas demander à M. Piérard ce que je demande à Mgr Picard. » C'était, vous en conviendrez, à la fois flatteur et alourdisant!

Nous composons nos programmes musicaux dans des conditions extrêmement difficiles et défavorables. Les orchestres sont de l'I. N. R. Rendons-leur cet hommage qu'ils font le même effort pour nous que pour l'institution qui les paie. L'art est généreux et désintéressé. Mais nous devons choisir dans le répertoire de l'I. N. R. Encore faut-il que nous en possédions une copie conforme. Nous l'avons réclamée avec une insistance inlassable durant des mois. Elle est, depuis quelques jours, en notre possession. A peine feuilletée, nous la trouvons incomplète et inutilisable. Et pour

qu'on ne soupçonne pas notre affirmation de partialité et d'exagération, donnons une précision à titre d'exemple. De Mozart, le répertoire de l'I. N. R. ou plutôt la copie que nous en possédons, contient en tout et pour tout trois morceaux. Nous en avons inscrit plus de dix à notre programme du 30 mai dernier. Aucune observation ne nous a été faite par les chefs d'orchestre de l'I. N. R. Tous ces morceaux étaient parfaitement au répertoire. Il suffisait de le deviner.

Radio-Catholique Belge a organisé récemment un grand concert Jongen.

Une foule sympathique était venue au Conservatoire acclamer Joseph Jongen, un des maîtres les plus illustres dont s'honore la Belgique. Ce concert fut exécuté à la perfection par le grand orchestre de l'I. N. R. Nous aurions voulu et nous avons demandé que M. Jongen pût diriger lui-même au moins ses compositions inédites, constituant le principal attrait de ce concert. Les maîtres de l'I. N. R. opposèrent à notre requête la plus obstinée des fins de non-recevoir. C'est le règlement. Règlement qui n'oblige d'ailleurs et qui ne gêne que les organismes privés. L'I. N. R. législateur ne peut pas être tenu par ses propres lois. C'est un principe de droit incontestable. A plusieurs reprises, les orchestres de l'I. N. R. ont été dirigés par des chefs étrangers.

Nous nous excusons d'entrer dans de tels détails. Mais comment faire toucher autrement les entraves qui nous empêchent dans l'accomplissement de notre tâche et la situation diminuée et humiliante à laquelle nous sommes réduits sous le régime de l'I. N. R. ?

Nous n'en ferons pas grief aux administrateurs ni aux directeurs de l'I. N. R. C'est la nature même de l'institution qui nous vaut tous ces ennuis.

Voyez plutôt comment est montée cette machine.

Le conseil de gestion est nommé par le Gouvernement et le Parlement : trois membres par le Gouvernement, trois membres par le Sénat, trois membres par la Chambre des représentants. Chacune de ces trois trinités est constituée selon le modèle tripartite : un catholique, un libéral et un socialiste.

Tel est dans l'I. N. R. l'organisme souverain. Le comité permanent n'en est qu'une émanation. On ne pouvait pas concevoir l'Institut national de Radiophonie sous un angle plus essentiellement politique. Comme si toute la radiophonie était de nature politique! Comme si la politique était toute la vie nationale! Comme si l'art, la culture, la fantaisie et l'agrément se mouvaient sur le plan politique et trouvaient leurs conditions vitales dans une atmosphère politique.

Vous avez constaté avec nous les premières conséquences de cette mauvaise organisation. L'initiative privée étouffée dans la radiophonie belge à grande puissance.

Répétons que les détails donnés plus haut n'ont été donnés qu'à titre exemplatif. Ajoutons-y un manque d'équité plus criant encore. Il s'agit de la distribution des subsides officiels.

L'I. N. R. met ses appareils et ses orchestres à notre disposition. Mais les frais d'orchestre et de radiodiffusion proprement dite sont loin de constituer toute la dépense d'une émission. Les conférenciers, les speakers, les chanteurs et les solistes doivent être payés à la mesure de leurs talents. Pour ses émissions, l'I. N. R. puise à son aise dans la caisse officielle de la radiophonie. Les organismes privés, en dehors de l'usage gratuit des appareils et des orchestres, ne reçoivent rien, pas un centime. Leurs amis, après avoir payé forcément pour les émissions officielles, doivent payer supplémentairement pour que toute la radiophonie de Belgique ne porte pas le cachet de la neutralité et du tripartisme.

Nous ne voulons cependant pas nier toute générosité de l'I. N. R. en dehors de la concession de ses appareils et de ses orchestres. C'est lui qui paie tous les frais des émissions scolaires du ministère des Sciences et des Arts. Parfaitement, le ministère des Sciences et

des Arts est subsidié par l'I. N. R. Une dépense avait été prévue au budget de ce ministère pour les émissions scolaires. M. Renkin, alors premier ministre et ministre des Finances, s'opposa catégoriquement à cette nouvelle dépense. « Qu'à cela ne tienne, déclarèrent les administrateurs de l'I. N. R., nous paierons tous les frais de ces émissions! » Ainsi fut fait. Nous avons alors demandé au ministre des P. T. T., président de l'I. N. R., la même faveur pour l'enseignement catholique, puisqu'aussi bien, en Belgique, les deux enseignements sont d'importance sensiblement égale. Nous ne reçûmes aucune réponse. Nous offrîmes de payer nous-mêmes ces émissions scolaires catholiques. Même silence dédaigneux.

C'est précisément ce dédain officiel des institutions catholiques et autres organismes dont la vitalité et le prestige importent à la nation, que nous voulons combattre en demandant un changement d'orientation de la politique radiophonique adoptée et suivie jusqu'ici. L'Eglise de Belgique, l'Université catholique de Louvain, les Missions, l'Action catholique, les Œuvres sociales chrétiennes, les groupements catholiques d'art et de littérature, le parti catholique ont droit à un autre traitement et à une autre place dans l'organisation et le fonctionnement et la radiophonie à grande puissance. L'Etat n'a pas d'intérêt à les diminuer devant le pays et devant l'étranger.

La radiophonie elle-même n'a rien à gagner à ce système d'étatisme et de monopole. Des postes privés émettant sur onde commune, et menacés d'ailleurs de suppression prochaine, ont un tor, un mordant, un allant inconnus à l'I. N. R.

Les organismes privés de radiodiffusion à grande puissance ne peuvent pas se distinguer aussi nettement de l'I. N. R. L'I. N. R. s'attache à empêcher cette distinction. Il veut une radiophonie monocrde. Il s'emploie à tout confondre et à tout niveler. Le jour de nos émissions, il faut passer des chroniques qui neutralisent les nôtres. Le succès des organismes privés, dans de telles conditions, succès fréquemment consigné dans les organes de radiophonie les plus indépendants et les plus autorisés, tels que *Radio-Magazine*, est bien étonnant et bien méritoire, et il fait entrevoir ce que seront ces émissions lorsque nous disposerons des moyens et de la liberté qui nous reviennent légitimement.

Notre conclusion sera donc : plus un pas dans la voie de l'étatisme et du monopole; préparation d'un redressement de la situation; et lorsque se poseront devant le Parlement et le Gouvernement de nouvelles questions, telles que la réglementation des émissions sur ondes communes, sur ondes courtes et ultra-courtes, lorsque la radiophonie s'annexera la télévision, qu'on se tourne vers les solutions de liberté et d'initiative, tout en prévoyant les limitations et le contrôle qu'exigent le bien commun et l'intérêt national.

Très facilement, on objectera les impossibilités techniques de la liberté radiophonique. Le nombre des longueurs d'ondes utilisables étant très strictement limité, le monopole s'impose. Mais nous constatons que la Hollande a confié les deux longueurs d'ondes qui lui furent concédées pour émissions à grande puissance, à l'initiative privée, et que la radiophonie est plus prospère et plus prestigieuse chez nos voisins du Nord que chez nous. Qu'au moins l'on permette aux organismes privés de faire entendre leur voix et de présenter eux-mêmes une solution! S'ils s'en déclarent tous satisfaits, ils feront ainsi tomber l'affirmation que seul un système étatiste peut mettre tout le monde d'accord. Il se fait précisément que le système étatiste, inauguré en Belgique, ne donne entière satisfaction à personne, qu'il est en opposition avec le véritable intérêt du pays et de la radiophonie, et qu'il contredit le texte et l'esprit de la Constitution.

LOUIS PICARD.

Président de la Radio Catholique Belge.

Dans le village collectif⁽¹⁾

L'Express transasiatique

Vers le matin, nous arrivâmes à Morschansk. Kolia et moi nous dirigeâmes vers la locomotive. Sacha gardait notre malle. Le quai était presque vide. Un chariot de bagages tanguait sur le pavé inégal. Deux hommes portant de petites cannettes de fer-blanc coururent chercher du thé. Quelques soldats rouges, en manteaux longs, descendirent du wagon de tête.

Le vieux mécanicien passait une petite burette d'huile entre les roues. « Citoyen », lui dit Kolia, « voici un ami allemand qui veut visiter un kolchos près de Semenowka. Il a peu de temps, c'est pourquoi nous avons pris l'express asiatique pour venir de Moscou. Mais il ne s'arrête pas à Semenowka. Avec le train omnibus, nous perdrons plus d'une demi-journée. Sois gentil et arrête à Semenowka. »

Le vieux conducteur de locomotive me regarda avec intérêt. Il nous dit qu'il ne pouvait pas s'arrêter tout à fait, mais en passant devant la station, il ralentirait assez pour nous permettre de sauter facilement du train. Nous le remercîâmes et il reprit son travail. « Est-ce que nous ne devrions pas donner un pour-boire à cet homme? » demandai-je à Kolia. Il me regarda tout étonné : « Tu es complètement fou. »

Sacha dormait profondément. Kolia s'étendit aussi de nouveau. Nous avions discuté jusqu'au milieu de la nuit et n'avions dormi que quelques heures. Mais je me sentais éveillé et je sortis sur la plate-forme. Le train suivit un large arc de cercle autour de Morschansk; je discernais dans l'aube grise les lignes blanches de la cathédrale gigantesque dressée au-dessus de la ville. Puis la campagne plate, presque sans arbres, s'étendit devant nous. On appelle cette contrée la région centrale de la terre noire; c'est l'une des plus fertiles du pays.

Nous avions encore quelques heures de voyage. J'essayais de percer la demi-obscurité. Je m'engageais une fois encore dans une aventure inconnue, une fois encore je voulais découvrir un homme nouveau : le paysan russe, membre de la nouvelle agriculture collective. Et 60 % de l'agriculture russe est déjà collective aujourd'hui.

Kolia, qui désirait passer une partie de ses vacances dans son village natal, m'avait emmené avec lui. Notre ami commun, Sacha, s'était joint à nous. Je n'aurais pu souhaiter de compagnons mieux appropriés. Tous deux incarnaient le meilleur type du prolétaire avancé, ils possédaient cette sobriété, cette force, cette résistance, cette simplicité de caractère et d'âme indispensables aux soldats de la révolution, et tout cela sans rien de cet esprit de parvenus qui pourrait si facilement abîmer leur plus belles qualités. Entre eux deux, il allait m'être plus facile de pénétrer dans la vie inattendue d'un village collectif russe. J'étais prêt à accepter toutes les difficultés, car je voulais apprendre à connaître le paysan russe en partageant quelque temps sa vie, son travail et ses soucis. J'espérais, aussi, par cette occasion, voir encore un autre type d'homme en activité : le jeune fonctionnaire et organisateur, qui existe à des centaines de milliers d'exemplaires dans toute la Russie où il sert d'intermédiaire entre la volonté de l'Etat et le peuple, jouant ainsi le rôle de plus difficile et le plus décisif de toute la construction socialiste.

(1) Chapitre d'un livre sur la *Jeunesse en Russie soviétique*, à paraître sous peu chez Grasset, à Paris.

La campagne sortait peu à peu de l'ombre. Devant nous le ciel commençait à se colorer. Des deux côtés du train, l'œil ne voyait que d'immenses champs de blé et de betteraves. Parfois, filaient quelques petites cabanes, très rarement un groupe d'arbres ou un petit bois.

Le cœur de Moscou bat-il aussi jusqu'ici ?

Je m'étais posé cette question dans la gare de Moscou, le jour précédent, alors que le rythme de cette ville m'entourait encore. Ce rythme diffère de tous les autres. On ne fait pas un pas sans en avoir conscience et se dire : « Je suis à Moscou. » Les vêtements, les visages, les mines, les paroles et les mouvements des gens, l'aspect des rues et des maisons semblent témoigner des événements difficiles et inaccoutumés que la ville a traversés. Le plan quinquennal et sa réalisation, le chiffre des commandes de charbon dans le bassin du Don ou bien celui de la production des pêcheries de la mer Caspienne, les nouvelles constructions de Magnitogorsk, l'établissement d'écoles supérieures pour la formation hâtive des cadres techniques, l'organisation de l'armée rouge, et la marche des Japonais à travers la Mandchourie, la révolution espagnole, les troubles de Berlin et New-York; tout cela jette ses ombres et ses lumières sur Moscou et vit dans les gens qui peuplent les rues et les maisons encombrées de cette ville. Sentirai-je encore ici, après un jour et demi de voyage, quelque chose de ces émotions, ou bien Moscou s'effacerait-il dans le lointain ?

Kolia posa sa main sur mon épaule : « Nous arrivons tout de suite ». Il rit, l'air heureux. Il faisait tout à fait clair à présent. Un vent frais nous apportait les odeurs de la terre. Je me sentis plein de joie et d'excitation. Le train se mit à freiner, lentement et en grinçant. Nous tendîmes le cou et vîmes une petite gare. Sacha vint vers nous avec la malle. Lui aussi était prêt pour l'aventure. Nous longions maintenant les premiers bâtiments; ils refoulaient sur nous la fumée de la locomotive. Nous arrivions devant le quai. L'un après l'autre nous sautâmes. Puis nous criâmes un hurra reconnaissant. Une main s'agita hors de la locomotive. La machine reprit sa course. Au même instant un petit paysan bondit de dessous la dernière voiture, mais ne trouvant autour de lui rien qui l'intéressât, et alors que le train était déjà en marche, il regrimba sous le wagon pour y continuer son voyage vers l'Asie centrale. Des milliers d'adolescents emploient ce mode de locomotion et voyagent ainsi, accrochés sous les trains russes; et ce ne sont pas les plus mauvais qui survivent à de telles fatigues et à de tels dangers.

Les employés de la gare nous questionnèrent avec curiosité. Quelques-uns connaissaient Kolia; encore enfant, il avait travaillé dans cette gare, avant que la guerre civile ne l'eût entraîné à Moscou. Nous louâmes une carriole et nous enfonçâmes dans la paille. Le paysan conduisait son cheval à force d'exclamations. Champs de céréales et de betteraves. La route s'étendait toute droite. Au bout d'une heure, des coteaux se dessinèrent à l'horizon. Comme nous nous en approchions, nous reconnûmes que c'étaient les gigantesques meules du « collectif ». Kolia lui-même ouvrit de grands yeux. La dernière fois qu'il était venu dans sa province, presque personne n'y connaissait le sens du mot « kolchos » (agriculture collective). Le village s'étendait devant nous dans un pli de terrain.

La famille de Kolia, pour qui notre visite était tout à fait inattendue, nous reçut joyeusement, à bras ouverts. La paysanne apporta du pain et du beurre, le vieux grand-père descendit du poêle, et tous ceux du voisinage qui avaient appris notre arrivée vinrent nous voir. Kolia avait beaucoup de prestige dans son village. On était fier de lui et de son titre d'ingénieur; on l'aimait parce qu'il n'avait pas oublié le village; et l'on avait confiance en lui, car tous le reconnaissaient comme l'un des leurs. Nous n'avions pas fini de manger que nous connaissions déjà les plaintes de chacun.

Que Kolia eût amené un ami allemand avec lui, le rendait encore plus intéressant. Ils me considérèrent d'abord avec une certaine timidité, mais l'amitié qui me liait visiblement à leur Kolia me gagna leur confiance et l'on écouta avec recueillement lorsqu'un paysan barbu, qui avait travaillé à Parchim, en Mecklembourg, comme prisonnier de guerre, me salua dans un dialecte allemand fort déformé mais compréhensible et m'expliqua avec enthousiasme combien il s'était plu en Allemagne. Plus tard, lorsqu'il me rencontra de nouveau, il ne manqua jamais de me crier d'un air rayonnant : « L'Allemagne, très bon ! » J'ai rencontré des gens comme lui dans toute la Russie; c'est étonnant combien la plupart avaient gardé, de leur captivité en Allemagne, un agréable souvenir.

On nous offrit une petite grange pour y dormir. Matin et soir la paysanne nous donnait à manger. Nous prenions le repas de midi tous ensemble dans les champs. C'était le temps de la moisson.

Le cœur de Moscou

Au cours de ma première promenade à travers le village, il me sembla qu'il était éloigné, non pas à un jour et demi de voyage, mais à des mondes de distance de Moscou. Dans le calme le plus profond, les maisonnettes des paysans, ombragées par de sveltes bouleaux, bordaient les deux côtés de la route éclatante de soleil. On ne voyait pas un homme. Au loin, on entendait la mélodie d'un accordéon jouant une joyeuse danse russe. Tout cela était resté tel que d'innombrables écrivains russes d'avant-guerre l'avaient chanté, tel que moi-même j'en retrouvais l'image dans mes souvenirs d'enfance. Mais le tableau changea aussitôt que nous trouvâmes les paysans au travail, ou bien dès que nous pénétrâmes dans les salles basses et nous assîmes parmi eux. Dès le premier soir, je devinai ce que je devais reconnaître clairement au cours des jours suivants : oui, le cœur de Moscou bat aussi dans le sang de ce village.

Il n'y a personne qui, d'une façon ou d'une autre, ne participe à l'évolution.

Les vieux ont donné leurs fils à l'armée rouge ou bien aux régiments gris de l'industrie. Eux gardent les troupeaux du kolchos. Ils font la cuisine pour ceux qui sont aux champs. Ils travaillent pour le nouveau système parce qu'une longue existence leur a enseigné à obéir. Mais ils ont renoncé à comprendre le sens véritable de leur activité. Ils se disent : « Ce que les gens font là nous paraît souvent fou, mais nous sommes sans doute trop vieux et trop bêtes ». Un paysan de quatre-vingt-trois ans, aux cheveux de neige, me dit, tout en me regardant avec tristesse : « J'ai eu deux grands malheurs, mon fils; le premier, ce fut lorsque le tzar libéra les paysans; l'autre, quand les bolchévistes inventèrent le kolchos... Est-ce que tu es aussi dans le Parti? » — « Non. » — « Ah! alors, tu es un brave homme. Mais vous (il se tourna vers mes deux amis, vous autres, le diable vous attrapera à cause de tous vos péchés, vous autres, athées. » Il rit en le disant, mais il le pensait sérieusement.

Les paysans, entre trente-cinq et cinquante ans, forment les véritables cadres de l'agriculture collective. Ils subissent, chacun pour soi, lentement et sans bien s'en rendre compte, une révolution de tout leur être. C'est presque trop pour une brève vie humaine : d'abord, ils ont chanté l'hymne du tzar et sont partis à la guerre pour la petite mère Russie. Puis le tzar fut chassé et les propriétaires du sol tués. Les soviets donnèrent la terre aux paysans; ceux-ci durent, pour cela, se battre contre les blancs. Quant au Dieu qu'on priait depuis des siècles, d'abord, il n'existait pas; ensuite, c'était un traître qui soutenait le tzar, les blancs et les profiteurs. Les bolchéviks portèrent les céréales à la ville. Ils disaient que la faute de tout était aux gros propriétaires. On « liquida » les kulaks par tous les moyens et on partagea leurs

terres grasses. C'était très beau. Mais après cela vint le régime de la collectivité. Quelques-uns s'y rallièrent. L'Etat favorisa ceux-ci de toutes les manières et accabla les autres d'impôts. Alors, tous allèrent au kolchos et lui remirent ce qu'ils possédaient, à l'exclusion de leur cabane avec son contenu, d'un petit bout de terrain derrière la cabane, de la vache, des veaux et de la volaille. Tous leurs champs, les chevaux, les bœufs et — ce qui parut le plus dur — la disposition d'eux-mêmes et de leur travail appartenaient dorénavant à la communauté. Ce n'est plus pour eux qu'ils devaient dorénavant travailler, mais pour le kolchos et la construction du socialisme.

Je ne vis presque pas dans ce village de jeunes gens entre dix-huit et trente ans. A quelques exceptions près, ils sont tous mobilisés, soit dans l'armée, soit pour les gigantesques constructions nouvelles de Sibérie. Les paysannes nous apportèrent à nous trois qui savions lire beaucoup de lettres du bassin de Kus, où travaillaient la plupart des garçons du village. Après trois pages d'énumérations de saluts («...et encore un salut à Iwan Petrowitsch, et encore un salut à Anna Pavlowna, et encore un...») venait une description brève et laconique de leur vie et de leur travail. Ceux de ces garçons qui n'étaient que depuis peu de temps dans l'entreprise s'y sentaient très mal à l'aise et dépayés. Ils se trouvaient tout à coup plongés dans un univers absolument nouveau et dans des circonstances peu propres à exciter leur enthousiasme. Les logements surtout sont désolants. Mais bientôt ces nouveaux ouvriers se laissaient prendre eux aussi au rythme du travail, et leurs lettres parlaient de pourcentage et de concours. Ils commençaient à s'habituer à leurs nouvelles conditions d'existence, et à se considérer comme des prolétaires. Le village s'éloignait... On se demande parfois avec inquiétude qui, dans dix ans, travaillera encore aux champs. Beaucoup de ces jeunes paysans sont comme des enfants. La joie d'un pardessus dont la mine leur fait cadeau efface toutes les difficultés de leur nouveau métier.

Mais ceux qui sont demeurés au village ont subi aussi de grandes transformations. Ce ne sont plus les jeunes rustres d'autrefois. Ils ont tous appris comment on se sert d'un tracteur, comment on tient une petite comptabilité. Ils ont été à l'armée et y ont reçu une instruction politique intensive. La lutte des classes, la dictature du prolétariat, le nombre des chômeurs en Allemagne et aux Etats-Unis sont pour eux des notions courantes. Cette instruction, ces connaissances, si limitées soient-elles, ont éveillé en eux un sentiment primaire de supériorité. « Rattraper et dépasser l'Occident », ce mot d'ordre favori parmi tous les nombreux mots d'ordre de l'U. R. S. S., leur est devenu si familier qu'ils ne le situent même plus dans l'avenir. Il leur semble que le but est déjà atteint. Eux aussi sont devenus des prolétaires, des ouvriers de l'Etat, des soldats du plan quinquennal.

Le manque de main-d'œuvre masculine oblige les femmes à travailler aux champs, de sorte que, loin de se voir délivrées de « l'esclavage domestique », elles sont doublement chargées, et du travail de la maison, et de celui de la terre. Avec les vieillards, ce sont les paysannes qui constituent l'élément le plus rétrograde du village. Pour elles, plus que pour les hommes, la forme normale de l'existence est le foyer et la famille. La pensée et le sentiment demeurent chez elles d'ordre plus intime que chez les hommes; d'ailleurs, elles n'ont pas comme ceux-ci subi l'emprise de la discipline officielle. Il leur est presque impossible de préférer une idée abstraite : le socialisme, à la réalité plus tangible qui les entoure : leur famille. Seules, les jeunes filles sont différentes. La responsabilité d'un tel choix ne pèse pas encore sur elles. Elles sont moins que tout autres touchées par le nouvel état de choses. Elles accomplissent leur tâche quotidienne, que ce soit sur l'ordre de leur père ou bien du chef de kolchos, peu leur importe; le soir, elles traversent le village en chantant et organisent, sur la place

ou dans une maison, une de ces soirées de danse et de chant qu'on appelle « wetscherinka ». Mais il est attristant que leurs frères, leurs fiancés ou leurs jeunes époux soient, à quelques milliers de kilomètres de là, occupés à construire la nouvelle base charbonnière de l'union soviétique, si bien qu'il ne leur reste pour danser et se promener que des garçons encore enfants.

Aussi, notre venue à nous, trois jeunes compagnons, de la capitale, fut-elle accueillie de ce côté avec beaucoup de joie; et dès le lendemain de notre arrivée, on donna une wetscherinka en notre honneur. Notre entrée causa tout d'abord une légère gêne parmi les adolescents et les jeunes filles accroupies sur les bancs, les tables et les lits, sous la lumière confuse du pétrole. L'accordéon se tut. Les jeunes filles poussaient de petits rires; les garçons se fabriquaient des cigarettes avec du papier-journal. Mais les plaisanteries de Kolia brisèrent la glace. On nous offrit une eau-de-vie appelée samogonka. Nous vidâmes nos verres afin de ne pas froisser nos hôtes, mais mes deux amis n'en burent pas une seule goutte de plus. Je remarquais une fois de plus la force étonnante de cette conviction : « Nous devons servir de modèles aux autres » qui détermine une nouvelle aristocratie. Nos hôtes n'éparagnaient pas le samogonka. Des danses, des chansons où le mot kolchos revenait sans cesse, de petits jeux amoureux se succédèrent. Nous ne partîmes que bien après minuit. Les autres passèrent la nuit là et dormirent par terre. Le lendemain matin, ils traversèrent encore une fois le village en chantant, puis se rendirent au travail.

On sent très vivement l'influence des temps nouveaux sur la dernière génération. A la grande timidité des deux jeunes institutrices, nous assistâmes à toute une série de leçons, et nous vîmes comment, dès leur entrée dans cette école que décorent les diagrammes vivement colorés comparant le rendement des moissons dans l'agriculture individuelle et dans l'agriculture collective, les enfants sont instruits adroitement et solidement, selon les idées directrices de l'Etat soviétique.

Le fait que tous ces gens auxquels leur sexe, leur âge et leur développement dictent, à l'égard du nouveau régime, des attitudes si différentes, cohabitent dans d'étroites cabanes et travaillent ensemble, remplit le village d'une vie intense qui semble presque pénible. Partout se fait sentir la divergence entre l'ordre ancien et le nouveau. Dans les cabanes fumeuses, les icônes et les portraits de Lénine pendent aux mêmes murs; et il y a encore une église. Un jour, quelques jeunes gens vinrent nous chercher pour assister à l'enterrement d'un vieillard. Il était mort depuis quelques jours, âgé de quatre-vingt-douze ans. Une foule de jeunes gens étaient rassemblés dans le pré devant l'église. Ils étaient assis dans l'herbe, fumant et plaisantant, et jetaient un coup d'œil de temps à autre par la porte ouverte de l'église. Ils m'engagèrent à y entrer aussi pour assister à toute l'histoire. C'était très drôle, disaient-ils, de voir tout ce que faisait le pope. Evidemment, ce n'était pas un besoin religieux qui avait poussé ces jeunes gens à se réunir ici, mais uniquement le désir de jouir de la distraction qu'un enterrement représente toujours dans un pauvre village. Dans l'église, je ne trouvai que des vieux, et surtout des femmes, qui sanglotaient tout haut et très ostensiblement, conformément à la tradition russe. Le pope était en vêtements de cérémonie, et sauf que la jeunesse était absente, le tableau qu'offrait l'intérieur de l'église ne différait en rien de celui qu'avait réalisé un siècle auparavant l'enterrement du grand-père de ce vieillard. La cloche sonna tandis qu'on portait le cercueil au cimetière et ne se tut, selon l'antique usage, qu'à l'instant où le convoi franchit la limite du village.

De tous les traits du caractère russe, c'est son extraordinaire hospitalité qui s'est le moins modifiée. Sous cette forme, il y a bien des générations qu'elle a disparu chez nous. Nous exerçons l'hospitalité

talité à l'égard d'un ami, mais qu'un inconnu soit accueilli comme un fils rentrant au foyer et qu'on lui offre tout ce que contiennent la cuisine et la cave, voilà un événement devenu bien rare dans les pays d'hôtels et de chemin de fer. Lorsque le Russe reçoit des hôtes, il perd complètement le sentiment de la limite de ses moyens. Une paysanne tua pour nous son avant-dernière poule. Le cellier où l'on range toutes les pommes récoltées par le kolchos, et qui est sévèrement interdit aux villageois, nous fut largement ouvert, et l'on se montra froissé de la discrétion avec laquelle nous usâmes de l'invitation. L'agriculteur du kolchos nous apporta des rayons de miel entiers, que personne d'autre au village n'aurait eu seulement le droit de regarder, car le miel était exclusivement réservé à la vente; il nous en apporta jusqu'à ce que nous en eussions mal au cœur.

La première fois que je m'en fus travailler aux champs, je m'attendais à découvrir une réponse à la question : quels sont les rapports entre le paysan et la collectivité? J'avais perçu des résistances assez vives et je les avais attribuées en premier lieu au sentiment de propriété du paysan. Car c'est sur ce terrain que se placerait, en Allemagne, la lutte contre la collectivité. Le paysan allemand considérerait comme immoral et cruel que le bout de terre que lui et ses ancêtres ont arrosé de leur sueur cessât de lui appartenir.

Mais lorsque je demandai aux paysans russes comment autrefois était partagé ce pays qui ne représente plus qu'un seul et gigantesque champ de blé, ils ne s'en souvenaient plus qu'à peine, bien que ce ne fût que la première moisson du kolchos; et, à la façon dont ils me répondirent, je vis qu'ils n'avaient jamais cru à une relation réelle entre chacun d'eux et sa glèbe. Le concept russe de propriété, d'après lequel la terre appartient à la communauté, et sera, après un cycle de six ans, partagé entre les paysans, a effacé le puissant sentiment de propriété, tel qu'il existe chez nous, et les quelques années écoulées, depuis la réforme agraire de Stolypin et les bouleversements de la révolution, ont été trop courtes pour le faire naître dans les masses. Il n'existait que chez les kulaks, mais là, il a été liquidé. L'attachement au bétail est plus fort que l'attachement à la terre. On entend parfois dire : « Ce cheval-là, il a appartenu à Wassili ». Car jusqu'à l'établissement du régime collectif les paysans habitaient mur contre mur avec leurs bêtes. Et dans beaucoup de cas, il en est encore de même aujourd'hui, soit que les étables du kolchos ne soient pas achevées, soit qu'elles ne suffisent pas.

Le soir, le président du kolchos distribue à chaque paysan et à chaque paysanne son travail pour le lendemain, et je m'attendais à entendre les volontés particulières protester contre la volonté de la collectivité. Mais lorsque j'eus travaillé quelque temps dans les champs, je découvris que le paysan n'avait pas grand-chose à reprocher au travail collectif. D'abord, l'aide du tracteur déifié est énorme pour lui. Et puis, le Russe est un être sociable. Il a plus de plaisir à travailler au sein d'un groupe joyeux, au bruit des chansons, que tout seul dans un champ éloigné. Pour le battage surtout, les machines constituent une aide considérable. Par le temps magnifique que nous eûmes ces jours-là, une grande gaieté régnait aux champs. Le travail était rapide et facile, au rythme des deux tracteurs qui mettaient les battentes en mouvement. Les uns apportaient les gerbes non battues sur de petites carrioles, les autres les jetaient dans la machine, d'autres en rassemblaient toujours de nouvelles montagnes d'or, ou bien dressaient la paille battue en menles hautes de près de deux étages. Les chansons et les plaisanteries retentissaient. Tous semblaient parfaitement contents.

Et pourtant, je percevais toujours comme un sourd malaise pesant sur tout. Le jour suivant devait me montrer, avec une acuité particulière, l'essence du conflit.

La réunion

Le lendemain matin, comme nous étions en train de manger notre soupe aux choux, un jeune garçon traversa le village à cheval, frappant à toutes les fenêtres et criant : « Réunion chez Ivan Ivanowitch ». Je posai ma cuiller et voulus y courir, car je désirais énormément assister à une semblable réunion. Mais les autres me retinrent et me dirent qu'il n'y aurait pas d'intérêt à s'y rendre avant trois heures de là. Ils avaient raison lorsque nous pénétrâmes, vers 11 heures, dans la maison d'Ivan Ivanowitch, le président du kolchos y était seul. Il semblait douter grandement que ses administrés vinsent ce jour-là à la réunion. Ce ne fut qu'à mon urgente prière qu'il se décida à envoyer encore un messenger à cheval à travers le village. Nous nous étendîmes dans l'herbe, derrière la maison, et attendîmes. Au bout d'une heure, il était arrivé environ une trentaine d'hommes et de femmes. Le cavalier parcourut le village pour la troisième fois, annonçant qu'on était déjà réuni et qu'il était temps de venir. Au bout de l'heure suivante, la petite salle de la cabane était remplie jusqu'à la dernière place, par quatre-vingts à cent personnes. Dans un coin, derrière une petite table branlante, le jeune Ukrainien que l'Etat avait institué président du kolchos, avec la mission d'en faire un kolchos modèle, était assis entre deux assistants, paysans du village. Comme on prévoyait une séance orageuse, un jeune homme du Parti avait été envoyé de la ville pour soutenir le président. Il était accroupi par terre, près de la table présidentielle.

L'Ukrainien frappa sur la table et s'écria : « Camarades kolcho-siens! Je déclare ouverte la réunion du kolchos de Sorewnow. Les tâches qui, d'après le message du Rayon (il agita une lettre en l'air), incombent à la présente réunion sont les suivantes :

1^o Commencement de la campagne des betteraves, demain. Je pense que nous expédierons rapidement ce point;

2^o Livraison de 250 pièces de volaille (protestations, d'abord étouffées, puis de plus en plus bruyantes. Le président élève la voix);

3^o Paiement des impôts en retard, datant de l'époque antérieure au régime collectif, avant le 27 septembre (les protestations devinrent plus énergiques : « Impossible »! « Où est-ce qu'on le prendrait? »);

4^o Socialisation des vœux. (Ici, une tempête d'indignation éclata : « On nous prendra tout alors! Qui soignera les vœux de la collectivité? Ils crèveront tous au bout de quelques semaines!... »).

« Du calme, camarades, du calme! Nous allons étudier chaque point séparément et pratiquement. Je parlerai d'abord de la campagne des betteraves. Commencez par vous taire, vous demanderez ensuite la parole! »

De façon très frappante, interrompu de temps à autre par des contradictions, soulignant les mots du geste de sa main droite, le président exposa la situation et dit que la réunion devait décider de commencer le lendemain la campagne des betteraves par un travail collectif et le conduire jusqu'au 1^{er} octobre.

« Qui veut la parole? »

Une série de paysans, et surtout de paysannes, exprimèrent leurs protestations. Leurs revendications se résumaient dans la demande de ne pas accomplir collectivement la récolte, mais d'assigner à chacun une fraction du champ pour sa tâche, afin d'empêcher que les uns fainéantassent aux dépens des autres. Le président s'efforçait à chaque reprise de leur expliquer, à l'aide du mot de Lénine : « Qui ne travaille pas, n'a pas le droit de manger », ce que c'est qu'un salaire d'accord, et que chacun ne recevrait qu'autant de farine et autres choses, qu'il pourrait produire de traits dans

son carnet d'ouvrier, indiquant les jours de travail fourni. Mais les paysans, pour qui c'était la première récolte collective, ne le croyaient pas et criaient : « Il nous faut toujours travailler, et nous ne recevons en paiement que des petits bâtons » (c'est ainsi qu'ils nommaient les traits marqués dans leurs livrets « Polotschki »); nous voulons avoir une fois aussi des souliers, ou du savon, ou des mouchoirs de tête, en échange de notre travail. Et ceux qui paraissent, nous ne les laisserons quand même pas mourir de faim après ça, et nous leur donnerons à manger, même s'ils n'ont pas de petits bâtons ». En vain, le président leur expliqua qu'on laisserait ceux-là mourir de faim d'un cœur tranquille, et que cela servirait de leçon aux autres pour la récolte suivante. A chaque kolchos qu'il avait organisé, la première récolte avait toujours présenté les mêmes difficultés.

« Et les malades? Depuis un mois, mon mari ne peut pas se lever », cria une paysanne, « est-ce qu'il doit aussi mourir de faim parce qu'il n'a pas de petits bâtons? »

« Pour les malades, les vieux et les enfants, on prendra soin d'eux, naturellement. »

La dispute se poursuivit longtemps. Le président se trouvait dans une situation extrêmement difficile. D'une part, il avait en main l'ordre du Rayon et était personnellement responsable de son exécution. D'autre part, il avait de plus en plus de peine à inciter les paysans au travail : au printemps, cela avait marché, l'été encore, les gens avaient cru à ses promesses de leur fournir des marchandises de la ville, mais l'automne était venu et il n'avait pas encore pu tenir sa parole. Non par mauvais vouloir, mais parce qu'à la ville il n'y avait rien. Les paysans montrèrent leurs souliers déchirés, les loques dont ils étaient vêtus. « Nous te cueillerons les betteraves comme un seul homme et, s'il le faut, avant le 26 septembre, si tu nous apportes demain des marchandises de la ville! » Mais il devait les obliger au travail, tout en sachant qu'il ne leur apporterait rien de la ville, ni le lendemain, ni le surlendemain, mais au plus tôt après la fin de la récolte et peut-être seulement l'année suivante. C'est également sans succès que l'envoyé du Parti intervint alors et s'efforça d'expliquer aux paysans qu'il faudrait encore un an de sacrifices pour organiser l'industrie qui produirait alors les objets nécessaires; mais il se heurta au scepticisme général. Sans parvenir à s'entendre sur ce premier point, on passa au suivant.

Un désaccord du même genre éclata à propos de la livraison des volailles; il est vrai que l'Etat payait les volailles commandées, mais les paysans n'arrivaient guère à rien acheter avec cet argent. Ils voyaient clairement qu'ils allaient perdre leurs poules; en revanche, les acquisitions que leur permettrait l'argent qu'ils recevraient en échange leur paraissaient très douteuses. C'est pourquoi ils se défendirent désespérément contre cette commande. Il en alla de même pour le troisième point : le paiement des impôts en retard. La situation devenait de plus en plus difficile pour le président approuvé seulement par quelques jeunes, anciens soldats rouges, au milieu de la contradiction générale. Les paysans se dressaient comme une muraille menaçante autour de la petite table branlante et le président avait de plus en plus de peine à se faire entendre. La réunion durait déjà depuis près de quatre heures. J'admirais l'énergie et l'endurance de l'Ukrainien et sentais quelle force supérieure il puisait dans cette pensée « Derrière moi, il y a le pouvoir du Parti », contre les paysans rebelles. Mais soudain, ses nerfs le trahirent. Il martela la table de ses poings et cria : « Je ne supporterai pas cela plus longtemps. Vous vous conduisez comme des bêtes. Croyez-vous que c'est pour mon bon plaisir que je vous donne ces ordres? Vous savez aussi bien que moi qu'il faudra les exécuter. Ne pouvez-vous pas les discuter avec calme? Il y a ici un homme qui vient d'Allemagne. N'avez-vous pas honte de vous conduire ainsi devant lui? »

Un silence suivit cette harangue. Dans le fond, une voix demanda : « Nous aimerions bien savoir ce que l'Allemand pense de ces questions! » La proposition fut approuvée.

Je réfléchis. Il est impossible de demeurer, en Russie, neutre et sans opinion. Avant qu'on s'en soit aperçu, on peut tomber dans une manifestation et être entraîné avec elle à travers les rues. Un jour que je me promenais dans le parc de culture de Moscou, je me trouvais soudain au milieu d'une foule de jeunes gens dansant des danses populaires; il ne me restait rien d'autre à faire qu'à remuer les jambes comme eux. A présent, j'avais à choisir entre la directive générale et les paysans. Les paysans représentaient l'ordre ancien, parce qu'ils ne croyaient pas au nouveau. Ils se refusaient à lui faire des sacrifices. Je venais d'observer leurs visages durant quatre heures. La paresse et l'égoïsme étaient les deux causes essentielles de leur attitude. En face d'eux se dressait le représentant de l'Etat. Personnellement, il ne m'était pas très sympathique. J'avais entendu certaines choses sur lui qui ne m'avaient pas favorablement impressionné. Mais il représentait la volonté du Parti, consciente de son but, énergique et courageuse. En cet instant, une grève des ouvriers d'usines de guerre, à laquelle j'avais assisté en 1918 en Allemagne, me revint soudain à la mémoire. Ce souvenir décida de mon choix.

Je n'avais hésité que quelques secondes. Puis, je m'avançai et demandai la parole au président. Aussitôt, un silence absolu s'établit.

Je dis qu'il m'était difficile de prendre position, que je voyais quels sacrifices et quelles privations ces réformes exigeaient des paysans. Je pouvais aussi comprendre qu'ils commençaient à douter du sens de leur sacrifice, leur sort ne s'étant pas amélioré. Mais j'étais persuadé qu'il n'y avait plus, à ce stade de l'évolution, aucune possibilité de retour en arrière, et qu'il leur fallait serrer les dents et continuer le rude chemin avec confiance en l'avenir. « Je veux faire », conclus-je, « tout ce qui dépend de moi pour alléger votre sort. Voici 100 roubles pour la caisse du kolchos. »

Il y eut un moment de silence. Puis, ça et là, des « merci » s'élevèrent. Alors, le président se dressa. Il sentait que son heure était venue et il s'écria : « Camarades! Au nom du kolchos de Sorenow, je remercie notre ami allemand pour ses paroles et son obole, et je pense qu'à présent les trois propositions que je vous ai faites seront acceptées à l'unanimité. Qui est contre? »

Personne ne se présenta.

« Je prends note que le kolchos de Sorenow s'est engagé à faire la récolte de betteraves par la méthode collective et à l'avoir terminée le 1^{er} octobre; à livrer 250 têtes de volaille; et à payer les dettes de l'époque individualiste, avant le 27 septembre. Nous passons à la discussion du quatrième point : la socialisation des veaux. »

Il ne parvint pas, malgré les débats ardents et prolongés, à faire admettre ce dernier point, l'esprit de sacrifice des paysans se trouvant épuisé par l'acceptation des trois premiers. Au lieu de cela, il décidèrent de m'admettre dans le kolchos.

Nous passâmes la journée suivante dans une propriété d'Etat du voisinage, une entreprise agricole gigantesque qui, à l'époque de la récolte de betteraves, employait 800 personnes. Comme 200 seulement étaient régulièrement attachées au domaine, les 600 autres y vivaient dans des conditions lamentables, dans des baraques improvisées. Mais la récolte progressait et le directeur rouge compta qu'elle serait achevée le 25 septembre.

Le voyage de retour à Moscou fut moins aisé que celui d'aller, car nous ne pouvions faire arrêter l'express à notre convenance; de plus, un accident aux abords de la Volga lui causa un retard de six heures. Nous nous rendîmes à Morschansk par le train omnibus. A 3 heures du matin seulement, et bien que l'express fût surchargé, nous obtînmes à grand-peine, grâce à mon passeport allemand,

deux couchettes et un filet à bagages. J'étais le plus petit et m'installai dans le filet.

Tandis que les terres noires disparaissaient derrière moi et que Moscou se rapprochait, je me rappelai comment, assis devant ma table de travail à Berlin, je suivais tous les dix jours dans l'*Isvestia* les comptes rendus de l'établissement du régime collectif. Avec une régularité presque absolue, le pourcentage augmentait de décade en décade jusqu'à atteindre le chiffre de 60 en automne 1931. Mais à présent, « mon » kolchos donnait une vie à ces chiffres insensibles. J'avais vu quelles luttes, quelles ardeurs l'établissement du régime collectif apporte à un seul village. Et combien de villages devraient s'y soumettre pour fournir aux comptes rendus de l'*Isvestia* une seule fraction de pourcentage!

La première atteinte de l'Etat sur les paysans indépendants a réussi; la majorité est soumise au régime collectif; 90 % de l'agriculture des paysans s'est résolue à la collectivité dans les régions de céréales, et 96 % dans la république allemande de la Volga. Il s'agit à présent de bâtir l'échelon supérieur et de faire de véritables kolchosiens de ces paysans dont la plupart n'ont abandonné son indépendance que sous la pression de la nécessité. Pour préjuger de succès de cette entreprise, il faudrait savoir, avant tout, si la ville qui, depuis des années, vit des prêts que lui font les paysans, se trouvera, dans un très proche avenir, en état de payer ses dettes et de contenter les besoins en marchandises des villageois qui sont aujourd'hui privés des objets les plus utiles. Moscou a reconnu que les possibilités de sacrifice des paysans touchent à leurs limites: le second plan quinquennal prévoit une augmentation de la production des objets de première nécessité allant du double au triple.

Là-dessus, le bercement du train m'endormit.

KLAUS MEHNERT.

(Traduit de l'allemand
par DENISE VAN MOPPÈS.)

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Grasset.

C.-F. RAMUZ : *Farinet* ou la fausse monnaie (roman). Nouvelle réussite d'un écrivain des plus originaux.

F. SIEBURG : *Défense du Nationalisme allemand*. Où l'on verra comme l'individu allemand a été amené à rompre avec les valeurs morales qui régissent les démocraties occidentales.

Henry BORDEAUX : *Joffre* ou l'art de commander. La dédicace précise le sens de ce livre : « Au soldat inconnu qui, en son nom, au nom de ses camarades, les morts et les vivants, et au nom du pays tout entier, réclame des chefs. »

E.-M. de VOGUÉ : *Journal*. Paris, Saint-Petersbourg (1877-1883). Souvenirs d'un diplomate qui fut en même temps l'auteur du *Roman russe*.

Rudyard KIPLING : *Souvenirs de France* (traduit par Louis Gillet). Où le célèbre écrivain anglais donne les raisons qu'il eut toujours d'aimer la France.

Léon DAUDET : *Au temps de Judas*. Souvenirs du temps de l'Affaire Dreyfus et de la *Pairie française*.

Ludwig BAUER : *L'Agonie d'un Monde*. Pendant exact, sur le plan moral et intellectuel, de ce qu'était *La Guerre est pour demain* sur le plan politique.

Marcel BOULENGER : *Fouquet*. Etude historique profonde et neuve à laquelle se joint l'attrait d'un drame passionnant. C'est le chant du cygne d'un parfait écrivain.

H. de MONTHERLANT : *Mors et Vita, La Relève du Matin*. Montherlant est le seul écrivain d'aujourd'hui qui rappelle Barrès et Chateaubriand. Même sens de l'honneur et de la sincérité. Même patriotisme et même passion des problèmes de l'âme. Style symphonique, aux arêtes dures, exprimant tout le réel et fécond en formules définitives comme de beaux vers.

H. de Montherlant, qui est scrupuleux, s'obstine à se confesser en public des tentations qu'il éprouve contre la Foi. Il a bien tort de prendre ses doutes au sérieux. Qu'il fasse comme tout le monde : qu'il dise ses prières et continue de travailler! Les germes chrétiens, enfouis en bonne terre, ne meurent pas si facilement que cela!

Romantisme politique

LE CLIMAT POLITIQUE

Il est un phénomène paradoxal, mais constant et facilement compréhensible pour tous ceux qui n'ont pas une confiance illimitée dans les forces de l'intelligence humaine, c'est le caractère dépendant de la pensée, liée à une atmosphère d'idées, penchée par des vents dominants, tributaire de courants et de modes. Pourquoi l'activité essentiellement libre de l'intelligence subit-elle si profondément l'empire des circonstances externes?

Edmond Burke le remarquait déjà : il est très peu d'hommes capables de vivre en commerçant sur leur propre fonds d'intelligence et il n'y en a pas qui puissent s'affranchir totalement de l'ambiance des idées admises autour d'eux. Cette dépendance de l'environnement permet d'ailleurs le progrès et donne à chaque génération l'occasion d'enrichir le patrimoine intellectuel de l'humanité en s'appuyant sur le terrain acquis par les générations précédentes. Dans son récent discours de réception à l'Académie, M. Abel Bonnard l'a dit excellemment : « Rien ne nous permet mieux d'enrichir ce que nous sommes, que de demeurer fidèles à ce dont nous sortons ».

C'est ainsi que toute philosophie doit une part étonnamment grande de sa physionomie à l'histoire des systèmes antérieurs; c'est ainsi que le droit et les institutions publiques reflètent toujours l'évolution des opinions et des cadres de la vie sociale; c'est ainsi que l'art du gouvernement est intrinsèquement lié aux idées admises par les citoyens.

La politique dans sa théorie et dans sa pratique est donc profondément mêlée à l'évolution des idées; toutes ses règles sont fonctions d'un climat philosophique, moral et social; elles vivent, grandissent et meurent selon des lois saisonnières qu'il est passionnant de scruter.

LE ROMANTISME POLITIQUE

Depuis deux siècles, l'humanité respire dans une atmosphère particulière qu'on a appelée le Romantisme. Il serait vain de vouloir reprendre ici les discussions qui ont tenté d'en définir la nature. Il suffit de rappeler que ce n'est pas tant un système de vérité ni une règle de vie qu'une négation du système et de l'esprit de système, qu'une attitude essentiellement destructrice, qu'une libération des forces indéfinies et floues qui travaillent l'humanité. Le baron Seillère en a, plus que tout autre, scruté la vie intime; il y a vu, avec infiniment de raison, une religion mystique, un impérialisme passionné, un quiétisme individualiste, un messianisme naturiste, mais l'on ne trouve pas, dans son analyse minutieuse, les éléments d'une définition qui puisse rendre compte des résultats profondément divers, contradictoires souvent, de ce romantisme qui se manifeste chez Muller et chez Gentz autant que chez Hugo, Proudhon, Marx ou Bettina von Arnim.

Le Romantisme était conservateur et médiéval en Allemagne au moment où il était révolutionnaire en France. Il était individualiste chez Lamartine et collectiviste chez Blanc. Ses manifestations innombrables étaient toujours nouvelles et inassimilables; ses complexités sont inanalysables. Et cependant, c'est un fait vivant qui apparaît dans les réalités quotidiennes; le Romantisme reste le facteur dominant de la vie sociale et morale d'aujourd'hui; nous moissonnons toujours les épis semés par Rousseau, par Hegel, par Shaftesbury.

Intrigués par cette insaisissable oppression, nous ne pourrions juger sans la connaître. Il n'y a pas moyen de définir le Roman-

tisme par un concept philosophique, ni par un instinct vital. Le Romantisme est essentiellement une attitude et, d'après la thèse très brillante du professeur Schmitt, de Bonn, c'est une attitude esthétique. C'est à dire que le Romantisme adopte, à l'égard de tout, un parti pris de dilettantisme, de désintéressement, d'insonniance. Il transporte la mentalité du critique d'art, l'amour de l'art pour l'art dans tous les départements de la vie humaine. Une pareille méthode mène très vite au delà de la réalité précise; elle tend plutôt à l'indéfini, à l'imprécis, au contenu flou et variable de chaque imagination individuelle, au rêve illimité de chaque personnalité. C'est pourquoi un romantique comme Gentz admire dans le moyen âge une ère de perfection délicieuse, où il transporte un idéal imaginaire, tout comme Proudhon situe dans l'anarchie toutes les splendeurs d'une humanité régénérée. Le Romantisme est donc plus une méthode qu'un système; c'est essentiellement un vide que le tempérament de chacun remplit à sa fantaisie.

Dans l'activité politique, le romantisme est par conséquent foncièrement destructeur. Par nature, il met tout en cause : institutions, lois, vertus, expériences. Il justifie son attitude par un postulat de transcendance du « beau » : « L'homme est beau laissé à lui-même, dans la pureté de sa nature, dans l'imprécision d'une potentialité vierge; c'est un objet d'art en puissance; il doit être libre de recevoir toute empreinte, de se modeler à tout ciseau ».

Dès lors, faut-il s'étonner de ce qu'après cent cinquante ans d'inspiration dans la vie des Etats, le Romantisme puisse reprendre à son compte cette parole que Lavedan met dans la bouche du marquis de Priola : « J'aurai passé sur la terre en faisant ce qu'il y a de plus beau : des ruines ».

Le processus de la désintégration politique est intéressant à suivre. Le droit à la constitution d'un vide social, où chaque personnalité puisse librement s'épanouir, a commencé par conquérir l'opinion publique des classes dirigeantes. C'est l'œuvre du XVIII^e siècle : en Angleterre, les grands seigneurs *whigs* suivent Shaftesbury; en France, la Cour s'prend de Rousseau et de l'*Encyclopédie*; en Allemagne, le *Sturm und Drang* bouscule l'économie de l'*Aufklärung* et soulève l'enthousiasme pour la Révolution française.

Par l'organisation prodigieuse des sociétés de pensée, Mirabeau et Robespierre pulvérisent les cadres anciens, et puis, tout le XIX^e siècle se passe à dissoudre peu à peu les préjugés du passé, les condensations de l'expérience humaine, les conclusions de l'observation psychologique des siècles écoulés.

La bourgeoisie, plongée dans l'individualisme, dont elle ne voit d'abord que les libertés, exploite la foule, devenue masse grégaire, au nom de ce même individualisme. Avec 1848, la foule elle-même entre activement dans le mouvement; chez elle tout va plus vite; l'expansion romantique de la personnalité détruit rapidement la religion, la famille, la morale et le droit. Et dès lors, de proche en proche, sonne le tocsin de la tradition, le glas du préjugé; la France,

*Où le peuple français, où le peuple messie,
Où ce grand forgeron du droit universel,*

centre de destruction corrosif, rayonne ses idées toujours plus loin vers l'Orient où des échos nouveaux leur donnent une sonorité sauvage.

LE MYTHE

Dans cette acception du terme, les progrès du Romantisme se font dans un sens exclusivement destructeur, ou, si l'on préfère ce mot, libérateur. Le mouvement des esprits, aussi longtemps que la bourgeoisie du Tiers Etat fut seule à le diriger, eut cette modération hypocrite qui sied aux conversations de bon ton;

mais, le silence relatif du travail ne diminuait en rien sa puissance de destruction. Lorsque la masse du peuple fut touchée par le Romantisme, en quelques années tout ce qui restait de la pyramide d'une civilisation millénaire fut emporté dans un ouragan, comme si la température du monde venait de subir un changement brusque et profond. Lorsque les classes populaires eurent appris à mépriser les usages transmis par les générations antérieures, le monde, grisé de progrès et de nouveauté, se trouva, en réalité, suspendu dans le vide.

Quoi? Il n'y a plus de religion parce que l'intelligence doit être libre de planer au gré des jeux de la lumière et des courants cachés de l'air, libre de s'attacher à toute illusion, de s'abandonner à toute apparence; mais l'intelligence se perd en efforts dispersés. Il n'y a plus de famille, parce que l'individu doit s'épanouir selon sa vocation propre, indépendamment des ordres de ses parents et du cadre de sa race, mais l'enfant ne naît plus, ou bien, ballotté par ses instincts, il ne peut s'élever et reste définitivement indécis. Il n'y a plus d'Etat, parce que la trinité sacrée « Liberté, Egalité, Fraternité » ne se conçoit qu'anarchique, et l'homme est cloué, enchaîné et haï dans la barbarie foncière de sa nature véritable.

C'est ici que s'applique l'adage de Tourgueniev : « Dans un monde de lâches, il fait bon vivre aux sots ». Le Romantisme essentiellement indécis suspend normalement l'action et surtout l'action durable; il amène dans son train la lâcheté et la peur; mais, d'autre part, une crainte instinctive des conséquences logiques de l'anarchie et l'impossibilité pour l'animal social par excellence, qu'est l'homme, de vivre et de croître seul ont amené les Romantiques, et tous ceux que leur influence a touchés, à inventer des buts imaginaires où ils auraient l'illusion d'attacher l'ancre de leur vie. Des sots de tous genres et de toutes nuances ont trouvé partout le plus grand crédit; l'homme fatigué de la discipline du vrai est ainsi tombé dans l'esclavage du mythe.

Rien n'étonnera davantage les siècles à venir que le succès des mythes au moment précis où les peuples se proclamaient émancipés de toute superstition. Le mythe est devenu un besoin de la vie sociale, une arme nécessaire de la tactique politique, un maître adoré de l'opinion.

Ayant supprimé Dieu de son horizon, l'homme d'Etat a senti le besoin de déifier la patrie, pour donner à la foule un objet d'adoration. Dès la première génération révolutionnaire, on a proclamé le culte religieux de la Nation, et le nationalisme est devenu de plus en plus farouche, de plus en plus exclusif, de plus en plus intransigeant; parallèlement, le contenu même du mythe national se faisait de plus en plus variable, tour à tour ethnique, linguistique, économique, géographique selon les circonstances et le milieu, mais toujours et nécessairement imprécis.

Le mythe a dominé l'histoire révolutionnaire du XIX^e et du XX^e siècles; c'est la meilleure arme des conspirateurs et des idéologues. Tout comme les Montagnards de la première Révolution avaient joué de la Grande Peur, Napoléon III fit resplendir avec un talent consommé la légende du premier Bonaparte et Michelet créa la légende de la Révolution. Marx a inventé le mythe de la Guerre des Classes, Sorel celui de la Grève générale; l'un des plus illustres disciples de Sorel, Benito Mussolini, a fondé le mythe fasciste, Hitler a lancé le Troisième Reich et Lénine le Plan quinquennal.

La technique gouvernementale de notre temps, c'est le mythe, et l'on serait tenté de partager la désillusion (précoce) d'un conventionnel girondin, Buzot, qui s'écriait : « C'est une folie de vouloir servir le peuple par des moyens honnêtes; la vérité n'est pas faite pour lui; il ne lui faut que vent et fumée; c'est là sa pâture; aussi des fripons de tous genres et de tous les temps ont bâti leur système d'élévation ou de fortune sur sa crédulité ».

Buzot avait tort de transporter dans tous les temps de manière

uniforme, cette suprématie de la démagogie ou, plus exactement, cette ivresse du rêve, cet envol sentimental dégénéral en gabegie, cette généreuse flambée qui laisse beaucoup de cendres. Notre époque est plus faible qu'une autre, elle est plus vulnérable parce que plus romantique. Nous sommes nécessairement solidaires de ceux qui, depuis deux cents ans, ont fait du patrimoine ancestral et de l'expérience sociale accumulée ce qu'il y a de plus beau : « des ruines ».

Il faut bien admettre l'évidence : le mythe règne aujourd'hui parce que, pour reprendre les termes d'Augustin Cochin : « Le règne de l'intérêt général, celui de la majorité numérique sont des chimères ; le peuple passe des mains de la minorité qui a le droit de commander aux mains de la minorité qui a l'art de tromper ».

MYTHES ACTUELS

L'évolution du Romantisme politique a produit des résultats tangibles. Dans les démocraties, c'est ce que la *Revue des Deux Mondes* appelait récemment le *glissement* de l'Etat. L'Etat est en train de s'anéantir, il n'accomplit plus le travail que l'ordre naturel des choses lui réserve, il s'affaiblit en interventions funestes dans des domaines qui lui sont étrangers. La désintégration progressive des institutions publiques sous l'effort de la poussée romantique force la réalité à capituler devant le mythe ; les hommes en sont arrivés à un degré d'égarement tel, que leur désir s'attache davantage au rêve qu'à la substance stable des choses. Les fonctionnaires refusent de sacrifier des avantages abusifs en sachant pourtant, de par une expérience récente, que la vengeance de la réalité économique est sûre et implacable ; les politiciens sacrifient l'avenir de l'Etat au succès d'un parti qui périra avec l'Etat ; les citoyens refusent de quitter une quiétude passive pour maintenir un ordre dont la fin les plongera dans les troubles les plus angoissants. Partout s'affirme cette préférence criminelle de l'illusion à la réalité, cette idolâtrie du rêve, qui est bien le signe le plus grave de la déchéance intellectuelle dans laquelle notre siècle est tombé.

S'il en est ainsi dans les démocraties, d'autres régimes ne valent pas mieux. Le fascisme italien sacrifie à un nationalisme acharné le bien commun des citoyens et la sécurité des Etats voisins ; Hitler cristallise dans un programme passionné l'impérialisme amer de foules désappointées et détruit l'équilibre interne de son pays ; les Soviétiques persécutent des millions d'hommes pour éprouver des théories de laboratoire.

Partout des mythes s'opposent et se dévorent, et dans ce tumulte de verbes sonores et d'attributs éclatants, la force du droit public sombre, les préjugés les plus solides, armature durable de l'homme en société, s'estompent et s'anéantissent. Il ne faut pas s'illusionner sur la nature de certains mouvements fondamentaux, tels que le fascisme, le communisme et leurs dérivés, dont la caractéristique paraît être le culte de la discipline, l'amour de l'obéissance ; ce ne sont pas du tout des vertus solides, fondées sur l'habitude, héréditairement ancrées dans les cœurs pour établir un équilibre durable de la vie sociale ; ce sont des passions frémissantes, tendues violemment et intensément vers une vision de domination brutale et nécessairement passagère. Que restera-t-il de ces fièvres délirantes après que le but visé aura été atteint ou manqué ? Normalement, il n'en restera rien d'autre qu'un immense dégoût de l'action.

Le danger couru par la civilisation ne se limite donc pas aux violences d'aujourd'hui ; il se concrétise encore dans l'apathie qui leur succédera normalement.

ROMANTISME ET VIE ECONOMIQUE

Il ne me paraît pas douteux que, par la suppression systématique du préjugé et de l'usage, le Romantisme ait rendu de signalés

services au développement des moyens de production. Il a donné aux inventions de tous genres un potentiel dynamique étonnant en annihilant les entraves de la routine et les obstacles institutionnels qui pouvaient s'opposer au changement. D'autre part, l'atmosphère du romantisme créait de grands appels à l'imagination inventive et donnait aux initiateurs du progrès économique cet enthousiasme indispensable au succès.

Mais, si la rapidité du progrès matériel allait de pair avec le désordre anarchique des idées et avec une absence systématique de discipline doctrinale, elle était aussi essentiellement liée à ce caractère précaire et instable qui caractérise les phases de la vie économique moderne. Aussi longtemps que le Romanisme subsistera, la prospérité économique n'aura pas de fixité, et plus le Romantisme étendra son influence, moins le monde échappera aux fluctuations douloureuses dont nous ressentons si durement l'acuité.

Cela n'a rien d'étonnant ; en effet, le progrès économique consiste en une maîtrise toujours plus absolue de l'homme sur la nature et, par conséquent en un accroissement relatif du rôle de l'élément humain dans la vie économique. Or, ce qui caractérise l'activité humaine, c'est sa liberté, son imprévisibilité, son arbitraire. Les désastres économiques ne peuvent pour ainsi dire plus être attribués à la nature, au climat, aux matériaux fournis par la terre, mais ils sont devenus exclusivement le fait de l'homme.

Or le Romantisme rend l'homme fantasque et capricieux, versatile et insaisissable, étonnamment fuyant. Dès lors, toute la vie économique est à la merci de ses mouvements d'humeur, de ses crises de confiance.

La victoire de l'humanité sur l'aridité de la nature s'est faite par la perfection toujours plus grande de la division du travail ; mais, la division du travail suppose, pour durer, une confiance absolue dans la régularité et la stabilité d'une multitude infinie d'individus ; elle suppose donc des principes stables et des habitudes de vie déterminées, une structure sociale et morale indestructible ; elle requiert pour se consolider le contraire du Romantisme.

C'est pour cela que le progrès vertigineux de l'économie contemporaine se trouve si souvent dangereusement menacé par des déviations brusques et impitoyables.

COMMENT CONSTRUIRE ?

Le Romantisme a mené l'humanité à un état amorphe ; les hommes se trouvent dépourvus de toute armature sociale et politique, de toute stabilité économique, tout en possédant des matériaux prodigieusement abondants de bien-être qu'ils ne savent pas mettre en œuvre.

La civilisation de l'avenir ne se créera pas plus rapidement qu'aucune autre ; pour faire sortir un équilibre stable et une harmonie véritable de tous les éléments jetés pêle-mêle autour de nous, il faudra des siècles de coutumes transmises et perfectionnées de génération en génération, des habitudes héréditairement constituées, des expériences gravées dans l'or des préjugés.

Mais, il est évident que, pour naître et se développer, les éléments de civilisation ont besoin d'un climat favorable, d'un environnement rayonnant. Le problème de ce siècle et de cette génération est précisément de réaliser une pareille ambiance.

« Celui qui observe le vent ne sèmera point, dit l'Écclésiaste, et celui qui interroge les nuages ne moissonnera point ». A première vue, rien ne permet d'espérer que de la lamentable pauvreté doctrinale et morale de notre temps il puisse sortir un faisceau de circonstances favorables à la survie de la civilisation chrétienne. L'homme voué au désordre est-il capable de refaire un ordre ? L'histoire nous apprend que les redressements sont possibles.

Lorsqu'Alexandre le Grand, représentant de la civilisation hellénique, eût vaincu Darius et épousé Statira, sa fille, il se

rendit à l'oasis de Siouah consulter l'oracle d'Ammon; et l'oracle servile l'appela « fils de dieu ». De ce jour, le fils de Philippe oublia la sagesse de son père, le culte apollinien de la raison et l'enseignement d'Aristote. Perdant toute mesure, il se laissa emporter par des fureurs dionysiaques et se fit adorer lui-même. Après lui, ses généraux se partageant son héritage, renoncèrent comme lui à ce qui faisait la grandeur de la Grèce, le culte de la réflexion harmonieuse et de la modération proportionnée. La Grèce avait conquis l'Asie, mais l'Asie avait submergé la pensée grecque et la civilisation reculait. Pourtant il resta un levain spirituel dans l'immensité conquise par Alexandre, et lorsque la paix romaine eut permis la diffusion de la doctrine chrétienne, la marche des esprits avait préparé le monde à recevoir enfin la vérité.

Il y a eu d'autres périodes de l'histoire, où l'ensemble des règles admises par les hommes pour gouverner leur existence a semblé désespérément amoindri. Toujours, cependant, l'action providentielle a fait sortir de cet état d'infériorité un progrès supérieur.

La méthode par laquelle ceux qui représentent la Vérité pourront créer à sa croissance un climat favorable doit évidemment s'inspirer des caractères contemporains de l'humanité. S'il est vrai que les hommes, dépourvus de règles expérimentales et d'usages éprouvés, sont à la merci d'une mythologie démagogique et de passions grégaires, s'ils n'ont plus pour les guider des préjugés reflétant l'expérience accumulée des siècles, il est nécessaire de mettre la vérité à leur disposition dans la forme des idées simples et aisément assimilables.

La vérité par sa complexité essentielle, subira sans doute toujours une infériorité tactique relativement aux mythes; elle saisira d'un souffle moins prenant les imaginations populaires, mais elle a en elle-même assez de beauté immédiatement perceptible pour conserver un grand empire, surtout si son action directe d'appel à l'intelligence est systématiquement soutenue par une propagande habile, par un noyautage parfait qui innerve l'opinion. Lénine, disciple de Clausewitz, savait parfaitement ce qu'il exprimait en disant que la tactique, « c'est de rassembler à l'endroit et au moment décisif des forces de beaucoup supérieures à celles de l'ennemi... conserver à tout prix la supériorité morale ».

Il existe une technique infaillible pour dominer la pensée d'un peuple; il importe que ceux qui sont détenteurs de la Vérité absolue la connaissent et la mettent en œuvre afin de donner aux usages et aux règles de vie, qui feront la stabilité harmonieuse de l'avenir, le temps de se former, et de permettre aux esprits désordonnés par deux siècles de Romantisme de rentrer peu à peu dans la discipline et le sens de la mesure.

Baron SNOY d'OPPEERS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur.	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas.

Le médecin malgré lui ou M. Vandervelde au chevet de la démocratie

J'ai un excellent ami. Il a bon cœur et des idées arrêtées. C'est pourquoi je l'appelle le Père la Logique. Dans son zèle péremptoire, il me déconseille d'intervenir dans les jeux du Forum. Je l'écoute — ou plutôt je l'entends; et j'en fais à ma tête. Parce qu'il faut bien corriger l'enseignement des livres par la leçon de la vie. Et puis, on n'a pas tous les jours l'occasion de se distraire (*distrahère*). Je parlerai donc de M. Vandervelde, tel que je l'ouis parler, l'autre jour.

* * *

Il n'est pas trop tard pour revenir sur cette harangue que le Président en exercice a prononcée, « avec la permission de S. A. R. le Duc de Brabant », lors de la séance publique de notre Académie nationale. L'avenir de la démocratie : le sujet reste à l'ordre du jour. Avec ou sans pouvoirs spéciaux, le régime est malade. Voici le médecin malgré lui.

Vandervelde souffle le froid et le chaud, disait Daniel Halévy, après la journée genevoise (encore une journée des dupes!) des pétitionnaires de la paix : tantôt ministre de son Roi, tantôt président de l'Internationale ouvrière. Pas plus tard que samedi dernier, dans la grande salle de la Maison du Peuple, tiraillé entre sa cautèle native et les injonctions belliqueuses des Liégeois prêts à passer à l'action directe, le « patron » n'hésitait pas à s'abriter derrière Dèmos (« les mots d'ordre, ce n'est pas nous, hommes politiques, qui avons à les donner »).

On a loué la modération, la politesse du discours de la Salle de Marbre. Pour un ministre d'Etat et en présence de l'héritier du trône, n'est avis que cet académicien est allé, comme on dit, un peu fort. Certes, le ton demeure patelin de l'homélie *ad usum delphini*. On a mis — il a bien fallu mettre — une sourdine aux trompettes de Jéricho, qui devaient sonner la ruine de la cité capitaliste. Hitler vient de offrir les camarades syndiqués. Ce n'est pas le moment de faire le Rodomont. Pourtant, j'ai entendu sur nos deux premiers souverains des propos dénués de courtoisie : Léopold I^{er} aurait traité, en allemand, dans une conversation privée, la Constitution belge de « sottise »! Et puis après?... Le fondateur de la dynastie ne fut-il pas le plus consciencieux des princes constitutionnels? M. Vandervelde serait le seul à l'ignorer. Dès lors, à quoi rime cette allusion qui voudrait être malveillante? Quant au couplet sur « la pénombre de l'exécutif », Léopold II régnant en son palais royal, il trahit à la fois le dépit et le manque de tact. On peut se montrer courtisan sous le veston noir, sans enfler la culotte et les bas de soie de l'ex-ami Mac Donald. Mais ce serait faire injure à la Couronne que d'encenser le neveu aux dépens de l'oncle. « Monarchie républicaine », « république royale » : M. Vandervelde se gargarise avec ces formules outrecuidantes. La Constitution lui inspire un respect mêlé de tremblement. Qui donc applaudissait aux initiatives révolutionnaires des Soviets? Qui marquait son accord de camarade internationaliste avec un Léon Blum, partisan déclaré des « vacances de la légalité »? L'oubli est la malice des Gorgias.

* * *

M. Vandervelde préfère remonter à Lincoln (Abraham), « Le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple » serait

né en Amérique. *Quantum mutatus ab illo!* Franklin Roosevelt demande les pleins pouvoirs. Il faudra donc se rabattre sur l'Europe occidentale, l'Europe du cheval-vapeur et des Parlements, par opposition à l'Europe du cheval de trait et des dictatures. Aux marches de l'Est, la Belgique jouerait le rôle de sentinelle avancée, un rôle exemplaire. Terre promise de la démocratie, paradis des assemblées, éden du peuple souverain, ne jouissons-nous pas, depuis plus d'un siècle, des bienfaits d'une Constitution écrite? Et nos deux Chambres, issues toutes deux du suffrage universel, n'assurent-elles pas une représentation populaire plus directe, plus effective qu'en France, voire en Angleterre? « Ils n'en ont pas en Angleterre! » Pour un démocrate, quel doux refrain! Maurice Donnay n'avait pas prévu cela.

Mais voici l'autre son de cloche. Ce Parlement que le monde entier nous envie, une campagne récente tâche à le discréditer. Pour le comte de Lichtervelde, c'est-à-dire, d'après M. Vandervelde, pour les conservateurs « d'opinion moyenne » (on demande à connaître les conservateurs d'opinion majeure!), le législatif se porte mal. Le médecin malgré lui veut bien en convenir. Oui, la Chambre des députés est condamnée, en Belgique, à jouer au conseil communal. Mais il en fut toujours ainsi. Autrefois, la bourgeoisie se contentait des échantillons assez médiocres de sa représentation parlementaire. Elle n'est pas loin d'exiger, aujourd'hui, que chaque député brille par le talent. Piètre réponse! Il est trop évident que le Parlement de 1933 ne vaut ni moins ni plus que tous ceux qui l'ont précédé. Cela ne prouve rien en faveur du régime parlementaire. Nul ne songe à un retour aux traditions périmées. Il s'agit de réformer l'Etat. Et les abus ne datent pas d'hier. Cependant, il est significatif d'entendre, de la bouche du leader du P. O. B., que, même dans la classe ouvrière, le Parlement souffre d'un discrédit volontiers méprisant. A rapprocher des véhémentes déclarations, au XLVII^e Congrès, du camarade Buisseret, métallurgiste, sur les cumuls et l'absentéisme des députés.

* * *

La réforme du parlementarisme : voilà le nœud du problème. M. Vandervelde a beau biaiser. Il faudra qu'il y vienne. Pour proclamer, sur le mode sentencieux, que « le Parlement fera bien de songer à se réformer lui-même ». Qu'attend le parti socialiste pour constituer une commission de réforme? On l'a bien fait pour la R. P.

Sur la médication idoine le docteur Tant-Mieux est avare de précisions. Réduction du nombre des députés (encore la mesure lui paraît-elle aléatoire), développement du Comité de législation, décentralisation progressive au sein des sections de la Chambre : ce n'est guère.

La machine parlementaire répond-elle encore aux nécessités d'un régime social infiniment plus complexe que celui pour lequel elle a été construite? En d'autres termes, le parlementarisme serait-il vraiment le système des époques où il ne se passe rien? Nous touchons à la querelle des pleins pouvoirs. « S'il s'agit d'une délégation temporaire de pouvoirs spéciaux, délégation consentie d'un accord unanime, — on a souvent cité la formule, ces jours derniers, — nous sommes toujours en démocratie », assure M. Vandervelde. Ce n'est pas une théorie. C'est un expédient. Le législatif est une chose. L'exécutif en est une autre. Il ne faudrait pas confondre.

Au demeurant, le leader socialiste a très bien vu que l'obstacle principal vient de ce que la démocratie accorde l'égalité politique à des individus socialement différents. On nous la baille belle avec ces braves paysans suisses qui se rendent, le parapluie sous le bras, aux assemblées cantonales. Le malheur — ou plutôt, la vérité — est que nous ne sommes pas « conformes » et que, pas plus dans les syndicats ouvriers qu'ailleurs, le Belge n'adoptera jamais le « parapluie national ». Egalité des peuples, égalité des langues, égalité

des votants devant l'urne : autant de contre-vérités que l'histoire, la littérature et le sens commun s'accordent à démentir.

* * *

Sur l'avenir du régime, M. Vandervelde se montre réticent. L'Internationale pour demain : quel mythe! Trop heureux si l'on pouvait sauver le peu qu'il reste à perdre. Le « patron » avoue que le parti ouvrier a donné son maximum. Il parle de la loi des deux blocs égaux, de l'équilibre des forces en présence. Faisant allusion aux solutions neuves que d'aucuns proposent « pour en sortir » et, en particulier, à la formule corporative, il répudie d'avance tout système qui consacrerait la prépotence des bourgeois. Il faut que le suffrage universel s'organise : mais il s'organisera de lui-même! Et M. Vandervelde d'évoquer, en bon Belge belgisant, « l'autre alternative » (*sic*) : le spectre de la dictature.

Que la démocratie européenne tende à s'organiser par l'association libre, c'est le plus académique des euphémismes. Où cela? quand? comment?

Citez des faits récents. Donnez les noms. Serait-ce en France, au Congrès d'Avignon? En Allemagne, avec les syndiqués en peau de lapin? En Espagne, déjà mûre pour une réaction du centre-droit?... A parler franc, la démocratie ne bouge pas... Elle attend. Ou elle « encaisse »...

Quand M. Emile Vandervelde déclare que le suffrage universel amorphe, fondé sur la seule loi du nombre, ne lui inspire nul enthousiasme, l'académicien — ou, tout simplement, l'homme de bon sens — condamne le démagogue du P. O. B., le président de l'Internationale, Libre à lui de prédire, avec des trémolos dans la voix, la mort de la Liberté du jour où le parlementarisme s'écroulerait dans la fosse que lui creusent les parlementaires! Nul ne souhaite le hara-kiri collectif des honorables qui peuplent nos deux Chambres. La réforme de l'Etat est entre leurs mains. Et, pour commencer, la réforme de nos institutions politiques. Le médecin malgré lui a trahi son inquiétude. Pourquoi à ce *video meliora* oppose-t-il une sorte d'entêtement ou sénile, ou coupable? Il a beaucoup été question, dans cette consultation académique, de métaphores électriques : court-circuit, transformateurs, les plombs qui sautent... Quand une installation ne répond plus au voltage, on en refait une autre. Tout simplement. Regretter les vieilles ampoules — ou les vieilles lunes, c'est, pour un homme politique, de la poésie pure. On peut en faire, à la rigueur, dans la Salle de Marbre du Palais des Académies. A l'autre bout du Parc, sur l'Agora, ce serait, pour parler comme Montaigne, « folie outre-cuidante ».

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

L'Art poétique de Claudel⁽¹⁾

Le cycle de l'*Arbre* achevé, Claudel retourne en Chine, entreprend l'examen théorique de l'*Art poétique* et poursuit les exercices pratiques de *Connaissance de l'Est* (commencés en 1895). Composée à Kouliang, *Connaissance du temps* porte la date du 12 août 1903 et le *Traité de la co-naissance au monde et de soi-même* : Fou-Tcheou, 1904.

Claudiel s'aide d'Aristote et de saint Thomas — dont il lit assidûment la *Somme* (2) — sans quitter la technique poétique pour la technique philosophique. Il n'écrit pas un nouveau discours de la méthode, mais un art poétique, et ne cherche pas de nouvelles notions, mais des schèmes dynamiques. Poète, il pense en poète : sa page sur le carveau, comparée à celle de Bergson, dans *Matière et Mémoire*, peut faire saisir sur le vif la différence de technique.

L'*Art poétique* de Claudel, en réaction contre le déterminisme et le mécanisme quantitatif, offre d'abord une théorie active de la connaissance. Un puissant dynamisme humain s'y fait jour dans une théorie de la durée : tout homme coopère à la création continuée du monde.

C'est, en second lieu, sur cette création continuée que se greffe la notion claudélienne de la poésie : le poète est l'auscultateur de l'être, le témoin des rapports vivants des êtres entre eux et avec l'Être par le moyen d'une nouvelle Logique, la métaphore.

Une poésie naît et c'est à vrai dire l'éternelle poésie. Certaine science et certaine philosophie menaçaient de la rendre vaine. L'examen approfondi de Claudel conclut à la *Poesis perennis*. Mieux : il envisage le rôle non plus temporel, mais éternel de la poésie, et l'*Art poétique* se couronne splendidement d'une sorte de Paradis.

I. — THÉORIE ACTIVE DE LA CONNAISSANCE.

LES TROIS CLEFS DE L'ART CLAUDÉLIEN : L'IMMÉDIAT, LA TOTALITÉ, LA SUBSTITUTION.

L'intelligence humaine n'est pas un appareil passif à enregistrer et classer, mais un instrument actif à évaluer et transformer le réel. Pour signifier son attitude dominatrice, Claudel invente une métaphore expressive : la « digestion du choc ». Il ne boude point la science et la philosophie, ni ne les laisse chômer : ses voyages, sa tâche de consul, son contact avec les âmes chinoise, japonaise et américaine lui sont autant d'occasions de digérer le choc : rien ne lui reste étranger. La nature n'est plus la marâtre romantique, mais une sœur. Il a vu brûler Yokohama et autour de lui « la grande terre bouger comme emplie tout à coup d'une vie monstrueuse et autonome (3). » Vraiment, il ne ressemble guère à ces catholiques puérils qui refusaient de monter en wagon, prenant la locomotive pour un monstre. Cette énorme usine, l'Amérique, l'intéresse, et l'auto et l'avion lui donnent une juste idée du relief terrestre. « Chaque matin, dit-il, le journal nous donne la physionomie de la terre, l'état de la politique, le bilan des échanges. Nous possédons le présent dans sa totalité, tout l'ouvrage se fait sous nos yeux; toute la ligne du futur apparaît sur le rouleau d'impression qui l'attire (4). » Tout lui est prétexte

à connaître : en 1925, il est venu faire une conférence à l'Exposition du Livre, à Florence. Dès le lendemain de son arrivée, la ville emplit ses yeux, son cœur, son intelligence, et, voyageur-ré, tout de suite il comprend. Il n'est point de ceux qui, à force de tout voir, ne regardent plus rien; son œil attentif distingue, compare et compose : il colore l'essentiel. Deux pages lui suffisent, et nous n'oublierons plus Nijinsky, l'Européenne, Valéry ou Victor Hugo : « J'ai compris tout à coup », dit-il. De brèves pages de l'*Oiseau noir*, et à jamais nous voyons le Japon, l'instabilité physique de son sol, la chambre japonaise, le stoïcisme de son peuple, et son art précis (« Voici ce pauvre petit bout d'existence qui grâce à l'humble et pieux artiste est devenu vivant pour toujours »).

Claudiel est l'homme attentif : le poète, l'ambassadeur, le chrétien requièrent l'attention. Le poète reçoit « une certaine grâce d'attention »; au Japon, il a le sentiment « d'une attention à jeun (1) ».

La position et le rôle de l'homme exigent un tel effort. Nous ne naissons pas isolés : « Toute naissance est une connaissance (2) ». Tout ce qui s'inscrit dans la durée, matière ou esprit, est requis par la constitution ambiante et préalable de sa condition complémentaire : tout est mouvement, ou exprimé par lui. Or le mouvement est pour le mobile impossibilité de subsister, de garder la place qu'il occupe : de nature il tend à s'éloigner, à fuir. Cet écart même l'amène en contact avec les autres corps qui l'entourent, il constate le champ qu'ils lui laissent; sans eux, il ne saurait tenir sa position; par eux s'évalue l'intensité du travail et de la résistance qu'ils opposent, de la réaction qu'il détermine; il provoque ou subit leurs œuvres et trouve hors de lui-même sa définition, sa mesure et sa fonction. Il connaît, c'est-à-dire se sent de soi pour apprendre ce qui n'est pas lui-même, et inversement, savoir qu'il est cela sans quoi le reste ne saurait être dans sa qu'il est concrète, pas plus que l'heure sans le rouage. Rien ne s'achève sur soi seul : tout se dessine et du dedans par soi et du dehors par le vide qu'y tracerait sa forme absente.

La terre est un vaste atelier dans l'espace. Chaque être s'efforce de rendre la couleur prise au foyer solaire; il se complète en s'avérant contigu ou complémentaire. Tout est lié dans l'univers. Le mouvement n'est point un état momentané, local et accidentel, mais l'acte permanent et le support même de l'existence matérielle et spirituelle; de lui résulte la création ou le maintien d'un état d'équilibre, l'établissement d'une forme ou figure de composition. D'où deux états, pour établir ou maintenir l'équilibre : l'efférence ou la vibration. « La vibration, c'est le mouvement prisonnier de la forme. » Lieux ou figures de composition, les formes sont faites une fois pour toutes ou comportent un développement où elles se créent elles-mêmes; ainsi, l'arbre et l'homme.

Dans un premier état de connaissance, le corps constate le lieu qu'il occupe et l'impossibilité d'en sortir; « la vibration, ou choc suivi d'un retour multiplié, est le premier tact intérieur »; en un second état, l'être vivant produit une image, construction de soi élaborée du dedans.

L'acte vital essentiel est l'élaboration de la vibration nerveuse. Le système nerveux est l'organe producteur de la sensation et du mouvement, l'appareil qui assure l'épanouissement, l'expansion au corps entier de l'onde cérébrale constante comme le pouls.

Voici la première clé de l'art poétique claudélien : la sensation est un phénomène spécial d'activité. Par elle, l'homme constate et contrôle le fait, par le mouvement l'acte. Le cerveau est l'appareil central récepteur qui transforme et digère, pour ainsi dire, la commotion initiale : « La vibration de notre cervelle est le bouillonnement de la source de la vie, l'émotion de la matière au contact

(1) Voir la *Revue* des 5 et 12 mai.

(2) Beau sujet de thèse pour un étudiant : *Claudiel et saint Thomas*.

(3) *L'Oiseau noir dans le Soleil levant*, p. 52.

(4) *Art poétique, Connaissance du Temps*, p. 55, 5^e édit., Paris, Mercure de France, s. d. (1913); F. LEFÈVRE, *Les Sources de Paul Claudel*, p. 164.

(1) *L'Oiseau noir dans le Soleil levant*, pp. 22-24, 46-48, 30-33, 48-50, 81-85, 86-88, 117-120, 144-148, 167, 170, 237; *Positions et Propositions*, pp. 164, 201, 207.

(2) *Art poétique*, p. 62.

de l'unité divine dont l'emprise constitue notre personnalité typique. »

Le même acte qui nous conserve nous détruit. L'être vivant, « séparé de cette bouche qui l'a amorcé de son créateur, se prend à cette mer même de mouvement qui l'immerge, il en aspire l'impulsion jusqu'aux extrémités de son corps, et, ayant reçu de l'air complément, il restitue la partie de soi défective ».

L'acte créateur essentiel est l'émission d'une onde composée de deux mouvements : l'un excentrique du moteur, l'autre concentrique du sujet, deux temps de la vibration. Il est en nous une répulsion native, une nécessité de ne pas être ce qui donne la vie, d'être autre, qui ourdit notre substance, nous inspire et emmène : « Nous ne vivons que pour résister, pour recommencer la mystérieuse lutte d'Israël. Nous ne perdons point le contact. En nous cela qui ne cesse point de frémir; nous ne cessons point d'être posés sur la source; en nous la touche et le compteur. » Immédiats à la force créatrice, nous sommes faits pour y puiser, à notre gré, une provision indéfiniment renaissante d'énergie. Rien n'est créé une fois pour toutes, arrêté; un état de tension permanente existe en nous : « Chaque émission vitale reproduit la première : chacune récupère tout le domaine conquis par la croissance, recharge l'homme (1) ».

Les sens sont nos appareils de digestion du choc. Le toucher fournit des informations partielles, les quatre autres des informations générales. « La vue ne résulte point d'une image qui se peint sur notre cervelle, mais d'un contact réel avec l'objet que le regard attouche et circonscrit. » Les autres sens nous donnent des impressions successives, « la vue homologue des impressions contrastantes et simultanées ». Les images sont des groupes, des associations de coloris, que nous percevons d'un seul coup. « La perception d'un arbre ou d'un mur répond en moi à tel état de ma sensibilité, je fais mon regard à ce mur et à cet arbre, je fais cet arbre et ce mur en moi. »

Par la vue, nous avons des images de l'espace, l'ouïe en trace de la durée, ses premières construites sur la différence, les secondes sur la variation; les unes se modèlent, les autres se modulent; l'ouïe est un appareil qui distille l'onde sonore, qui sépare, pour le réintégrer en sensation, chacun des éléments du bruit. Le sens de l'ouïe est le sens de ce qui passe. Dans le cas du son, la vibration même est produite, elle fait l'objet de notre connaissance critique : le son est une sorte de peinture du mouvement, son image abstraite et sensible; la personne devenue son est le support du mouvement pur et du temps en marche, dont elle saisit et le sens et les diverses phases : « L'oreille est cet instrument par qui l'homme peut apprécier tous les rythmes et allures de ce mouvement dont il est lui-même animé, se servant comme d'une base continue de son cours propre. » Il en crée l'image sonore : telle est la genèse de la musique et du langage.

Appareils transformateurs du courant initial, nos organes sensitifs sont interdépendants, et le mouvement et la sensation ayant une commune source, ce double ordre d'activité est un moyen total : l'homme forme centre, et un centre qui se transporte où il veut; sa seule présence explique, accorde, connaît. Comme la forme est constante, la sensation l'est de même. De plus, elle est une en sa source première, la pulsation nerveuse. Le même objet produit la même sensation et toute variation de l'un se traduit réciproquement par l'autre : « La sensation constante d'un objet constant, voilà la base de nos idées générales ».

Se mouvant, l'animal est un engin construit pour tel ou tel mouvement; « la bête conduit sa forme animée »; elle se retrouve seulement dans un certain milieu; au contraire, « l'homme est

né pour se « retrouver » partout » : « Toutes les sensations par rapport à lui étant susceptibles d'être génératrices, c'est-à-dire générales, il peut adresser partout indifféremment son appréhension. Il doit donc être maître du choix de l'objet qui la provoque », de sa connaissance sensitive et motrice. Bref, il possède une raison d'être absolue, une Raison. Il règle, dirige, exploite la force qui le produit. Le sens ou l'instinct de l'orientation conduit l'animal, la raison conduit l'homme. L'animal est particulier, l'homme seul est un être général; l'un répond à des touches déterminées par des déclenchements tout prêts; l'autre est fabriqué pour s'arranger avec tout, et inventer une raison commune à des termes multiples et infiniment distants :

Immédiat à la source du mouvement universel, l'homme se « retrouve » partout : le privilège de totalité est la seconde clé de l'œuvre claudélienne.

Cet élément commun qu'il retrouve en tout susceptible de lui fournir information ne peut être que le plus général, je veux dire le mouvement même par qui tout existe. « L'homme est à l'état de besoin, de sensibilité par rapport à tous les objets qui l'entourent, dont aucun ne lui est indifférent. Comme il est maître de diriger son attention, comme par l'attention il donne à l'application de ses sens sur un objet la durée nécessaire pour en abstraire les éléments qu'il y cherche, comme il est maître de produire et de continuer l'effort qui aboutit à la perception de la chose dans sa vertu efficace et dans les signes d'icelle, il est maître de la répéter. » Cette connaissance est une abstraction qui distingue dans l'objet des qualités diverses, lesquelles forment des groupes. La sensation devient *signe*, avertissement du travail de perception divers que nous sommes invités à fournir, et valeur de représentation. Un ensemble de signes qui définissent complètement un objet par leurs rapports réciproques constitue une *image*.

Le mot est un être artificiel, uniforme, qui toujours s'imprime de même sur nos sens et que l'on produit à volonté; c'est un signe employé pour appeler les choses : « Nommer une chose, c'est la répéter en court; c'est substituer au temps qu'elle met à être celui que nous prenons à l'énoncer. Ce qui subsiste d'une chose dans ce signe qu'est d'elle un mot, c'est seulement un sens, son intention, ce qu'elle veut dire et que nous disons à sa place. C'est ce sens que nous adaptons au nôtre, que nous assimilons et qui devient la matière de notre intelligence ». Parmi les mots, certains servent à nous dénommer, à désigner les états de notre sensibilité, ce sont les graduations de notre appareil à connaître; d'autres désignent des états divers de notre sensibilité en tant que produits par la même cause, ou cette cause hors de nous. Les premiers sont mesure et contrôle, les seconds inventaire des objets que propose la vie. Toute « proposition » est un geste par lequel nous nous montrons les choses et nous montrons à elles : « Le mot n'est pas seulement la formule de l'objet. Il est l'image de moi-même en tant qu'informé par cet objet. » Nous avons le pouvoir de répéter en bref l'action, d'en devenir et l'auteur et l'acteur. « La connaissance vient de nous-mêmes, elle est la lecture à tout moment de notre position dans l'ensemble : l'intelligence est des choses que nous connaissons. La première est une estimation de la forme, la seconde est une évaluation de la force... Comprendre est l'acte par lequel nous nous substituons à la chose que nous comprenons; nous la prenons avec nous, nous prenons son nom en le sonnant comme un timbre sous le marteau. Ce nom est une formule conjuratoire dont nous nous servons pour provoquer un certain état de notre tension personnelle, correspondant à tel objet extérieur, et qui désormais pourra lui servir d'image, de mise-en-n-arche, de clef ». Cette substitution de la personne à l'univers par le verbe est la troisième clé de l'œuvre claudélienne : l'homme est le témoin de la création.

(1) *Art poétique*, pp. 90, 93, 97, 99, 100.

II. — LE RÔLE ESSENTIEL DU POÈTE.

Dans la durée, « l'univers est une machine à marquer le temps ». Car « le dessin n'est pas fini. Nous le voyons qui se fait sous nos yeux. Il ne suffit pas de saisir l'ensemble, la figure composée dans ses traits, nous devons juger des développements qu'elle implique, comme le bouton la rose, attraper l'intention et le propos, la direction et le sens. Le temps est le *sens* de la vie ».

Il est une suite et un avancement dans la durée. Notre devoir consiste à nous insérer dans la trame de l'univers, à le continuer. « La tâche du monde est de continuer, de ménager sa propre suite. Être, c'est créer. Toutes choses dans le temps écoutent, concertent et composent. Les rencontres des forces physiques et le jeu des volontés humaines coopèrent dans la confection de la mosaïque Instant. »

Le temps n'est pas un recommencement perpétuel, mais l'ouvrier du réel; chaque seconde accroît le Passé, ce qui a reçu une fois l'existence, « la somme sans cesse croissante des conditions du futur ». C'est comme une phrase qui continue. Il ne cesse de se développer, de s'organiser en lui-même, de s'édifier. De là que le monde est intact encore et vierge ainsi qu'au premier jour, frais comme le lait : « A chaque trait de notre haleine, le monde est aussi nouveau qu'à cette première gorgée d'air dont le premier homme fit son premier souffle ».

J'ai en moi un ressort intérieur. Qui le banda, qui régla mon cœur? A chaque aspiration éclatent la vie de l'âme et celle du corps, « le vers substantiel, phrase ou acte ». C'est le rythme personnel. « Sous les rythmes fermés du jour et de la saison, il est une heure absolue, reportée sur une droite, dont le symbole est un nombre sans cesse accru. Sous ce qui recommence, il y a ce qui continue. » Nous fûmes construits pour mesurer telle portion de la durée; une partie nous fut confiée de l'intention totale; un drame infiniment complexe se passe, une action commune, où j'ai mon entrée et ma sortie.

Claudé constate dans la pensée une certaine intensité, une tension spirituelle, un état de chargement et comme un battement d'actes continus et discontinus : d'où naît le vers essentiel et primordial, l'iambique ou rapport d'une grave et d'une aiguë, l'art autochtone qu'emploie tout ce qui naît. Un nouvel Art poétique, une nouvelle Logique se fondent, dont la métaphore est l'organe. A l'imitation de ce vers premier, nous procédons à l'émission d'une série de complexes isolés, à la constitution d'une sorte d'équivalent d'un spectacle, d'une émotion ou même d'une idée abstraite : espèce soluble dans l'esprit et bouchée intelligible.

Au lieu de raccorder artificiellement les ruptures natives de la pensée par des divisions logiques, à la façon du prosateur, le poète accepte le lingot tel quel et le soumet seulement à une élaboration additionnelle. La création poétique obéit à des conditions spirituelles et physiques.

Déployée dans le temps, l'expression sonore subit le contrôle du métronome intérieur que nous portons dans notre poitrine, le coup de notre pompe à vie, le cœur. L'air vital qu'absorbent nos poumons nous donne la matière sonore; notre appareil à parler la façonne et restitue en une émission de mots intelligibles.

Le poète est mis en train par une espèce d'excitation rythmique, de répétition et de balancement verbal, de récitation mesurée. Il se frotte les mains, se promène de long en large, bat la mesure, grommelle quelques chose entre les dents. Lamartine aime monter à cheval, Claudé marcher à pied. Armé d'un bâton tortueux, le soir, à 6 heures, il est sur la route abimée l'homme seul. Il ne va nulle part, ses démarches sont sans but et sans profit. Sa visite à la nature, il la nomme une révision; il est l'Inspecteur de la Création, le Vérificateur de la chose présente. La canne, dit ailleurs Claudé, le prolonge et donne en un rythme sans cesse interrompu

et changeant le bras comme compagnie et contrôle au mouvement régulier des jambes. Sous la poussée d'une idée vive et forte, bien qu'imparfaite et confuse, l'imagination se propose de réaliser l'objet que souhaite la sensibilité. Provoquée par mille touches éparées, l'activité est mise en demeure de répondre à l'impression par l'expression. L'œuvre d'art résulte de cette collaboration de l'imagination et du désir. Et peu à peu jaillit le flot pressé des paroles et des idées. Toutes les facultés sont à l'état suprême de vigilance et d'attention, de la mémoire à l'intelligence. Celle-ci, hardie, prudente, subtile, ne fait pas, mais regarde faire : un spectacle fermé, un monde intérieur se constitue dont les parties sont gouvernées par des rapports organiques et des proportions indissolubles.

« L'inspiration poétique se distingue par les dons d'image et de nombre. » Par l'image s'établit entre les choses des rapports nouveaux déterminés par une association harmonique ou complémentaire en vue du sens; par le nombre le langage se débarrasse de la circonstance et du hasard et le sens parvient à l'intelligence par l'oreille avec une plénitude délicate qui satisfait à la fois l'âme et le corps. »

L'on distingue deux espèces de vers : le vers libre et le vers régulier. Le vers libre est soumis à des règles prosodiques extrêmement souples : c'est le vers des psaumes et des prophètes, de Pindare et des chœurs grecs, et aussi somme toute le vers blanc de Shakespeare et le vers de Claudé. La première espèce de vers régulier est le vers iambique dont l'élément unique (couple d'une brève et d'une longue) est la traduction la plus simple de cette pulsation qui ne cesse de compter le temps dans notre poitrine. La seconde espèce est le vers narratif ou explicatif, avec ou sans rime. « L'hexamètre latin est le type du vers épique ou rimé. » Les poésies modernes rimées font une sonnetation au silence, elles préfèrent une formule incantatoire à laquelle répond quelque chose d'égal ou de comparable à elle-même. Par son moyen l'on interroge l'inconnu, on lui fait une proposition, on lui offre une condition sonore d'existence. Claudé explicite cet art d'interroger dans le poème *Sous le rempart d'Athènes* composé à l'occasion du centenaire de la naissance du chimiste Berthelot. Chacun de ses drames se compose d'interrogations successives (1).

Enfin Mallarmé fait sa découverte capitale : on peut fabriquer et étudier l'objet prosodique et le saisir comme un document et un texte et le mot même de la Création. C'est ainsi que M. Paul Valéry a transcrit les objets contingents et passagers dans le monde éternel et lumineux de l'Idée : ce dont M. Paul Claudé le félicite en l'imitant dans un passage fort curieux de *L'Oiseau noir dans le Soleil levant* :

« Les îles de Valéry sont complètes de la base au faite comme des cyclades, elles sont parfaites comme des porcelaines, elles sont aussi indigènes à la Méditerranée que les rascasses et les oursins et le rouleau de malachite bleue qui passe sous les pêcheurs de thons... Valéry... est l'esprit attentif à la chair et l'enveloppant d'une espèce de conscience épidermique, le plaisir atteint par la définition, tout un beau corps gagné, ainsi que par un frisson, par un réseau de propositions exquises (2). »

Par l'exemple de Valéry et de Claudé l'on sent combien le français est poétique. — Mais il manque d'accent! — Claudé nous persuade du contraire et nous invite à considérer ses éléments musicaux : la phrase française, avec ses membres phonétiques accentués sur la dernière syllabe, n'a ni longues ni brèves. « Le français est composé d'une série d'iambes dont l'élément long est

(1) *Positions et Propositions*, pp. 103, 102, 10, 18; *Nouvelle Revue française*, 1^{er} décembre 1927.

(2) *Positions et Propositions*, p. 27; *L'Oiseau noir dans le Soleil levant*, pp. 98, 99.

la dernière syllabe du phonème et l'élément bref un nombre indéterminé pouvant aller jusqu'à cinq ou six de syllabes indifférentes qui le précèdent (1). » La richesse et la délicatesse infinies des finales françaises font deviner les ressources d'une prosodie qui reposerait non sur le chiffre mais sur le nombre et les rapports de timbres. La rythmique de Claudel est surtout tonique, en réaction contre la rythmique arithmétique et l'alexandrin devenu avant lui « un monstre opulent (2) ».

Claudel étudie l'accord intérieur des sonorités, c'est-à-dire l'accord entre une dominante choisie à un point variable de la phrase et la cadence finale. Il en donne des exemples gradués dont trois superbes empruntés à Pascal qu'il interprète en grand critique. Ainsi comprise, la poésie, ou la nature purifiée et transformée, constitue un tableau intelligible et délectable. Elle crée en nous un état, non de connaissance, mais de joie, agréable à notre pensée et à nos organes physiques d'expression. Par le moyen des mots elle coule dans la bouche secrète de notre esprit un miel savoureux. Non le plaisir plus ou moins mystérieux de l'esthète ni même ce plaisir relevé des images que redoutait Lamartine en son jansénisme inconscient, mais une joie enrichissante par un chemin de roses, une étendue spirituelle et sonore soudain ouverte devant nous, l'âme enfin délivrée. « Le chant raisonnable des Anges s'élève du navire sauveur », quand cette portée a été écrite, quelque chose est né qui échappait pour toujours à la rime et au numéro et qui n'avait plus pour séjour que l'âme directement atteinte et baissée (3).

Aussi Claudel rejette-t-il l'influence pestilentielle du jansénisme. Severer l'imagination, n'est-ce point empêcher notre être, qui est âme et corps, d'accomplir sa destinée et s'opposer au Verbe incarné ? Le monde entier n'est pas de trop à Claudel pour l'humble expression joyeuse; son esprit se joue dans les espaces sous le regard de Dieu. Poète cosmique, il étudie et questionne les astres et aspire à les placer autour de l'autel. Un tel secret d'amour lui fut révélé à Notre-Dame qu'il rêva d'amener l'univers à son Epiphanie. Il est un art menteur tissé de rêves, d'illusions ou d'idées. L'art de Claudel est vrai qui prend pour objet de la poésie « cette sainte réalité donnée une fois pour toutes, au centre de laquelle nous sommes placés », qui nous regarde et que nous regardons : « C'est l'univers des choses visibles auquel la Foi ajoute celui des choses invisibles (4) ».

Claudel n'est point de ces poètes débridés qui courent à travers la nature avec une joie puérile et sauvage, prennent leur licence pour la liberté, s'offrent cœur baissé aux réalités basses et à la matière infinie et, fous de voyager et de malsain mysticisme, se jettent à l'aveugle dans le trouble mystère des forêts vierges et des races étranges. Plus que Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Maurice de Guérin, Baudelaire, Flaubert et Loti, Claudel a voyagé, observé les sites et les races. Il aurait pu nous ramener des tomes d'historiettes. Dix ans de Chine se renferment en ce coffret : *Connaissance de l'Est*; un autre petit livre contient l'essence du Japon. Notre temps pressé se précipite sans discernement sur maint reportage bariolé et trompeur, mais dédaigne ces profonds élixirs. Evidemment, ils ne lui apprendraient rien,

mais il s'étonnerait, les lisant, de se trouver apte à tout comprendre. A l'aide des mots, Claudel nous donne une sorte de raccourci sensible de la Chine et du Japon, et la clef pour y pénétrer.

Certes, de Rousseau à Loti les descriptifs travaillèrent pour Claudel. Il profite de leur apport, il a seulement à ceindre de l'évaluer avant de l'utiliser. Il ne renie point le réalisme : c'est une étape préliminaire. Le sentiment de la nature ne l'enivre pas. Ingénieur des mots et des syllabes, architecte de l'église spirituelle, il y trouve un ample matériau qu'utilise sa sagesse. Il ne peut s'empêcher de donner un regard d'artiste à ces belles pierres brutes :

*Elles existent pour un moment, mais tout de même c'était beau !
Il faut ignorer son art pour trouver au Vôtre quelque défaut (1).*

Les œuvres de Dieu étant bonnes, Claudel n'en demande point d'autres. Il n'invente pas, mais met ensemble les choses, et, les rapprochant, nous permet de les comprendre. A son gré, la vie est trop courte et c'est perdre sa peine que de descendre en soi par l'introspection. Dans son enfer intérieur de 1886 à 1890 il fut trop à la gêne pour s'y complaire. Il créa un Enfer, mais non pour s'y installer comme Proust. Une fois projetée une lumière crue, il se hâtera de remonter. Il faut à son âme hauteurs et larges horizons, elle étouffe sous les plafonds bas. Son intelligence est invinciblement portée vers les réalités supérieures. A force de considérer à la loupe l'inférieur, Proust en vient à nier la réalité et tourne au subjectivisme. Ce danger ne saurait guetter Claudel dont le large objectivisme accueille toujours plus de réel. « Il ne suffit pas de voir, dit-il, il faut entendre, entendre non seulement ce que la nature nous dit, mais ce qu'elle nous demande. Il faut créer pour comprendre. » Claudel rejoint ici le thomiste Jean de Saint-Thomas : « L'on n'a vraiment l'idée d'une chose, écrivait celui-ci, que lorsqu'on est capable de la faire. » Selon la forte expression de M. Maritain, « la poésie moderne a entrepris de dégrasser le langage. L'esprit contraint le mot, avec tout son poids de matière, à exercer dans le monde clos du poème une signification fidèle (2) ». Claudel cherche d'abord la justice et l'équilibre. Ces expressions reviennent souvent sous sa plume. Il balaise les idoles qui vouldraient envahir sa maison de poète. Il contemple la maison fermée « où tout est tourné vers l'intérieur et chaque chose vers les autres suivant l'ordre de Dieu » :

*Mon désir est d'être le rassembleur de la terre de Dieu !
Comme Christophe Colomb quand il mit à la voile,*

*« Sa pensée n'était pas de trouver une terre nouvelle,
Mais dans ce cœur plein de sagesse la passion de la limite et de la
sphère calculée de parfaire l'éternel horizon (3). »*

Pareil au serviteur de la Parole, des rues et des carrefours de l'univers, Claudel convoque le peuple fidèle à l'assemblée sacramentelle, où chacun, suivant l'heure, s'acquitte de l'office. Il loue la sculpture intérieure de sa sœur Camille, son art animé et spirituel, comme la peinture de Sert, si bien faites pour orner sa cathédrale. Il fait bon accueil à l'art japonais, où la nature est un temple déjà prêt et disposé pour le culte. Il compare le temple grec et le temple japonais : le triangle du fronton grec est fermé, le triangle japonais est dirigé vers le dehors dans toutes les directions à la fois. Tout ramène Claudel à l'idée du « développement de l'Eglise », l'univers claudélien tourne autour de l'autel. C'est là le centre de ses pensées, et il voudrait un moment arrêter le mouvement des mondes devant l'Hostie.

(1) *La Messe* là-bas, p. 10, Paris, N. R. F., 1919.

(2) « Sous le rempart d'Athènes », *Nouvelle Revue française*, 1^{er} décembre 1927, p. 796; *Art et Scolastique*, pp. 149, 291, nouvelle édit., Paris, Rouart, 1927.

(3) *Cinq grandes Odes*, pp. 149, 158, 159.

(1) *Positions et Propositions*, p. 67.

(2) Claudel se réfère, p. 66, à M. J. Marchand, Il n'a sans doute pas eu connaissance, avant d'écrire son étude, parue en 1925 à la *Nouvelle Revue française*, des découvertes de Coculesco sur « les rythmes toniques du français » (Paris, Presses Universitaires, 1925), poursuivies en 1930 (*Les Rythmes comme Introduction physique à l'Esthétique et Lyrique et Structure sonores*, Paris, Boivin). Valéry écrivait à Coculesco : « Vous avez fait la tentative la plus intéressante et la plus hardie que l'on ait faite à ma connaissance pour capturer l'Hydre poétique ».

(3) *Positions et Propositions*, p. 88.

(4) *Id.*, p. 165. « Tout artiste vient au monde pour dire une seule chose, une seule toute petite chose, c'est cela qu'il s'agit de trouver en groupant le reste autour. » (*Correspondance* de Claudel avec Rivière, p. 226.)

Laisant à Bélphégor le soin des idoles (1), il édifie et décore avec Béséléel le temple du Dieu vivant. Il continue la *Poesis perennis*. Venus en un temps de scientisme idolâtre, il revendique la part essentielle de la poésie et, par un chemin déblayé, ramène en triomphe à l'Eglise l'univers.

Mais il n'oublie point que la nature n'est que la petite sœur

(1) « Bélphégor, dit Victor HUGO dans les *Travailleurs de la Mer*, est le dieu du mal en France. »

de l'homme. A quoi sert au poète de gagner l'univers s'il perd son âme? Qu'est-ce que ce frêle souffle invisible et convient-il d'y songer?

Claudel n'évite pas le grand drame intérieur du XIX^e siècle (1)

VICTOR BINDEL.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans le prochain numéro.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

Examen critique du système De Greeff.

La vision du 2 janvier se caractérise par certaines variations, déjà signalées antérieurement, plus accentuées, peut-être, cette fois. Tous les enfants voient, mais avec quelque inégalité dans la durée de la vision, quelque diversité dans la perception de certains détails, tel le geste du départ, et enfin, Fernande seule a entendu ces paroles : « *Demain je dirai quelque chose à chacun de vous en particulier* », les autres ayant seulement perçu le mouvement des lèvres de l'Apparition.

Que M. De Greeff en soit déconcerté au point de conclure « *que chacun a eu une vision séparée* », sans pouvoir par ailleurs s'arrêter à cette conclusion que semble contredire l'affirmation attribuée aux enfants « *d'avoir vu la Vierge réagir* » (sourire et même parler) aux questions posées par d'autres : cela ne me surprend pas et j'avoue être, de prime abord, aussi déconcerté que le maître en criminologie.

Mais que le « *savant* » P. Bruno de Jésus-Marie transmette aux lecteurs des *Études carmélitaines* ces observations de M. De Greeff sans les redresser par une note marginale : j'en demeure surpris. C'est au théologien, en effet, qu'il appartient d'éclaircir ces obscurités et de lever ces contradictions apparentes.

Comme je l'ai dit déjà, dans l'hypothèse d'une apparition *semi-objective* par utilisation de *rayons lumineux*, notamment par déviation des rayons diffus de la lumière ambiante (item des ondes sonores), le simple jeu des lois d'optique, item des lois d'acoustique fournirait l'explication naturelle de ces variations dans les phénomènes visuels et auditifs.

Dans l'hypothèse d'une apparition purement *subjective*, par impression sur la rétine, par ébranlement des fibres de Corti, l'explication, chère à saint Thomas, serait plus radicale encore.

D'autres, préférant d'ailleurs le mode *objectif*, recourent simplement au miracle. Ils distinguent dans la vision et l'audition l'objet sensible et l'adaptation subjective du voyant, sa capacité surnaturelle de saisir l'objet, qui lui est bénévolement accordée, dans la mesure qu'il plaît à celle-ci, par l'Apparition elle-même. Se refusant ainsi totalement à la foule s'offrant aux élus de son choix, elle reste maîtresse du degré de communication qu'elle daigne leur octroyer, elle se fait voir ou entendre plus ou moins, à son gré, selon son bon plaisir. D'où résultent des divergences dans les phénomènes réactifs chez les voyants, les uns percevant ce que d'autres ne perçoivent pas, tel geste arrivant uniquement à l'adresse de son destinataire. Ainsi Fernande fut-elle seule, le 29 décembre, à voir le cœur d'or

(1) Voir la *Revue catholique* des 31 mars, 7, 14, 28 avril, 5, 12, 19 mai et 2 juin.

« Le fait pour elle et pour sa sœur Gilberte, m'écrivit un théologien, d'avoir vu l'Apparition (au 2 janvier) les mains jointes un moment encore, tandis qu'elle disparaissait pour les autres en ouvrant les bras, n'est pas plus inexplicable, théologiquement, que le fait pour la première d'avoir vu le cœur tandis que les autres ne le voyaient pas.

« Tout dépend, observe-t-il, du degré de l'adaptation surnaturelle subjective au phénomène objectif, et cette adaptation dépend uniquement de la volonté de l'Apparition. Celle-ci entend par ce moyen se révéler comme elle le veut, à qui elle le veut, et dans la mesure où elle le veut. »

* * *

Le 3 janvier : c'est la clôture de la série des apparitions, c'est la scène pathétique des adieux individuels. On sait que la vision de Fernande, où elle fit entendre deux *oui* déchirants en réponse à la Vierge : « *Aimez-vous mon Fils? M'aimez-vous?* » et « *Alors sacrifiez-vous pour moi* », cette vision, postérieure à celle des autres enfants déjà partis pour la grotte, fut immédiatement précédée par l'éclatement d'une boule de feu. A l'interrogatoire, elle a déclaré « *J'ai vu une grosse boule de feu qui a éclaté. La Vierge est apparue* ».

Il faut savoir gré à M. De Greeff de ne pas avoir roulé cette boule ignée sur la tête de Fernande et de s'être borné à renvoyer le lecteur au R. P. Bruno, qui s'est chargé, lui, de cette manœuvre avec une incomparable maestria dans les deux premières pages de son mémoire. La plaque numéro 40 suffisait à la gloire du professeur d'anthropologie, la boule de feu illumine le front séraphique du R. P. Bruno de Jésus-Marie. Il brandit le témoignage d'un visiteur qu'il appelle son archevêque Raphaël, il brandit la *Libre Belgique* attestant la fulguration d'un éclair de magnésium en identité de temps avec la prétendue vision de Fernande. Et alors, il triomphe, il terrasse les tenants des apparitions, il les enferme dans les tenailles de ce dilemme : « *Alors ou bien la Libre Belgique a menti et il n'y a pas eu d'explosion de magnésium, ou bien l'explosion causée par un photographe ce soir-là a eu lieu, et Fernande Voisin — si elle est de bonne foi — a été hallucinée* ».

Désolé d'éteindre au front du R. P. Bruno l'auréole mystique, mais la vérité historique lui rit au nez. Eclair de magnésium et grosse boule de feu qui éclate ne sont pas assimilables. Ensuite, il n'y a pas eu concomitance. J'en appelle à la déposition écrite d'un distingué religieux bien placé ce soir-là pour tout voir et entendre : « *Nous étions sur le seuil du pensionnat quand nous vîmes la flamme du magnésium. Or le phénomène particulier dont Fernande avait été la bénéficiaire avait eu lieu notablement auparavant : nous étions encore entre la grotte et la grille du parc, les « voyants » se rendant à la grotte, et M. Maistriau revenant sur ses pas pour retrouver Fernande qui jouissait exclusivement de l'apparition. Depuis ce moment qui correspond à celui où*

Fernande vit la « boule de feu » et le moment où nous remarquâmes, du seuil du pensionnat, la flamme brusque du magnésium, cinq minutes au moins devaient être écoulées ».

Ni identité de temps, ni identité d'emplacement. C'est, en effet, à l'endroit même où Fernande voyait la Vierge, sous la branche arquée de l'aubépine, qu'elle a vu, précédant immédiatement l'Apparition, la grosse boule de feu qui l'annonçait en éclatant. Or, il est absolument inadmissible qu'un photographe ait opéré à cette place, voire aux environs immédiats, tout au moins dans le champ visuel de Fernande, et si, d'aventure, pour atteindre celle-ci par une fulguration de magnésium, il s'était perché dans les branches de l'aubépine, à la faveur de la grosse lampe électrique surplombant les voyants ce soir-là, l'opérateur serait apparu en pleine lumière, sous les regards de la multitude.

Mon Révérend Père, ne jouez pas avec le feu!

* * *

Si la boule de feu ne lui a pas tourné, à lui, l'entendement, M. De Greef a trouvé le moyen de s'enfermer dans la question du secret. Sa victime, dans ce cas, est Gilberte Degeimbre. Il l'inculpe de mensonge : 1^o « Ce n'est qu'en voyant qu'Albert et Gilberte Voisin avaient parlé de secret qu'elle dit en avoir reçu un également »; 2^o A l'interrogatoire « Gilberte Degeimbre a affirmé que la Vierge ne lui avait rien dit pour elle seule. Absolument certain. A la sortie (une demi-heure après) elle déclara qu'elle avait un secret ».

Sur le premier point, M. De Greeff fait erreur. Je lui oppose l'attestation suivante émanant d'un témoin autorisé dont la parole se corrobore d'autres témoignages. « Gilberte Degeimbre fut cueillie par nous (elle avait passé la première) à sa sortie du tribunal des

docteurs pour être présentée à la Rév. Mère Provinciale de Virton, et ce fut là, devant cette supérieure et plusieurs autres personnalités que nous lui demandâmes ce que la Vierge avait dit. « Elle m'a dit adieu », répondit-elle. — « Elle ne t'a dit que cela? » lui demandâmes-nous, surpris. L'enfant nous regarda interloquée. — « Je ne peux rien dire », reprit-elle hésitante. — « Alors, elle t'a dit quelque chose que tu ne peux pas dire? » — « Oui. » — « Et tu ne l'as pas dit aux docteurs? » — « Non, puisque je ne pouvais pas le dire », etc. C'est seulement après cette entrevue, et non sans avoir versé bien des larmes dans les bras de sa mère qui lui disait sévèrement en lui montrant un doigt menaçant : « Ne viens pas nous dire des mensonges, tu sais », c'est seulement alors qu'Albert entra dans la salle, après son interrogatoire, et que nous fîmes informer M. Maïstriaux. »

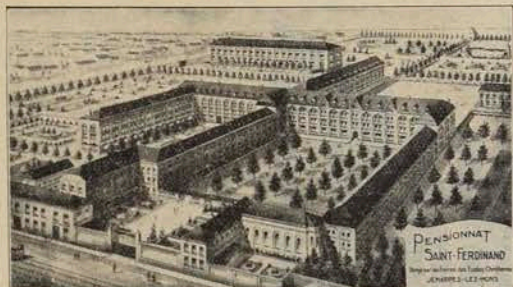
A comparer la double attitude de la petite Gilberte devant les docteurs et devant le prêtre, n'est-il pas évident que tout d'abord, pénétrée de la religion du secret, dominée par la crainte de l'enfreindre, l'enfant pousse le scrupule jusqu'à ne pas dévoiler même simplement le fait d'avoir reçu une confidence sacrée et se retranche derrière une dénégation absolue, se reconnaissant le droit, même le devoir d'affirmer qu'elle ignore ce qu'elle sait de science incommunicable. Ce n'est que postérieurement, dans l'ignorance absolue de ce qu'avaient dit les autres, mais cédant aux instances du prêtre, encouragée et enhardie par ses bienveillantes et pressantes interrogations qu'elle a, non pas lâché l'inviolable secret, mais avoué seulement le fait de l'avoir reçu.

Une fois de plus, M. De Greeff, qui court après la preuve du mensonge depuis le début de son volumineux mémoire, une fois de plus il l'a ratée. Après cela, qu'il se scandalise, en compagnie d'un « médecin catholique », de cette verte réplique de Gilberte à celui-ci

Pensionnat Saint-Ferdinand

JEMAPPES-LEZ-MONS

dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes



ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. — SECTION SCIENTIFIQUE.
HUMANITÉS MODERNES

PRÉPARATION AUX HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES
ET CONSULAIRES

Plaine de sports. — Bassin de natation. — Maison de campagne. — Bains hebdomadaires.

Prix de la pension : 3.900 francs pour les élèves nés en 1922;
4.200 francs pour les autres.

Maison de Melle

lez Gand

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES

Section préparatoire
Humanités anciennes

SECTIONS FRANÇAISE ET FLAMANDE

Ecole spéciale de Commerce et d'Industrie

Section scientifique

Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.

Demandez prospectus et conditions.

On n'admet que des internes

qui lui demandait « Vous ne le direz pas à Mgr l'Évêque ? » — « Oh ! non, autant le dire à tout le monde », moi, je crie au scandale pharisaïque. Il est par trop clair que l'enfant n'entend pas faire injure à son évêque, mais son bon sens l'avertit qu'une fois, une seule fois, le secret livré à n'importe qui, elle fait une brèche dans le mystère, elle manque à sa promesse de ne le dévoiler à personne au monde. Il est piquant d'observer qu'une petite fillette de village soit capable d'en remonter, sur ce chapitre délicat, à deux docteurs qui ne paraissent pas posséder la juste notion du secret professionnel et, pour ma part, j'engage M. De Greeff à ne pas lever l'anonymat de ce « médecin catholique », dans l'intérêt de sa réputation.

Il restait à M. De Greeff, incapable de faire la preuve du mensonge, l'incroyable malchance de recourir lui-même au mensonge pour achever sa propre confusion. Il écrit : « Enfin, ce secret que le petit Albert ne peut dire ni à Mgr l'Évêque, ni au Pape (comme il dit), il est autorisé à le dire au petit Joseph Degoudenne, le petit infirme non guéri ».

Impudent mensonge, grossière et gratuite calomnie dont la fausseté éclate à tous les yeux depuis six mois qu'elle est lancée. Il va de soi que, pour avoir été enregistrée complaisamment par M. De Greeff, elle ne lui est pas imputable et on ne l'embarrasserait d'aucune manière, j'en suis sûr, si on le pressait de citer le nom du menteur mais on conviendra de la suprême imprudence d'un argumentateur qui laisse traîner pendant des mois, à la base même de son argumentation, un mensonge éhonté sans le désavouer publiquement.

Il a donc oublié ce mot de Renan que tout ce qui s'édifie sur le mensonge est destiné à couler, tandis que tout ce qui s'élève sur la vérité se solidifie de jour en jour. Or, le vice radical du système De Greeff est de s'appuyer sur une documentation où pullulent les erreurs de fait, il jêche par la base, par une base absolument

ruineuse. Il est commode, il appartient au premier venu de lancer des idéologies interprétatives des faits : si elles ne collent pas à la réalité, faute de cet indispensable point d'attache, elles restent en l'air

* * *

Le seul paragraphe qui mérite d'être retenu parmi les dernières pages du mémoire est intitulé « sur quelques paroles entendues » et a pour objet de démontrer par cinq exemples que le *Message de Beauvaing* est une pure contrefaçon, parce que les enfants se sont simplement autosuggestionnés, comme émanant de l'Apparition, des paroles depuis longtemps connues par eux. Force nous est pour ne point allonger démesurément cet article, de renvoyer au prochain numéro la discussion de cette thèse qui nous permettra de clore ici cette étude par un chapitre de joyeuse allure.

J. SCHYRGENS.

Maisons de Vacances

Pour les Jeunes Gens et les Jeunes Filles

Les Colonies Fraternelles ont organisé deux maisons de vacances accueillant individuellement des pensionnaires :

A Lophem-lez-Bruges, au **Château des Etangs**, réservé aux jeunes gens : 10 ha. de parc; 40 places; direction par des prêtres.

Au **Château de la Tour**, à Grand-Manil, près Gembloux, parc de 7 ha., direction familiale. Réservé aux jeunes filles.

Prix : à partir de 15 et 18 francs par jour.

S'adresser à M. l'Abbé J. DESMET

Directeur des COLONIES FRATERNELLES

52, rue Vital Decoster, Louvain

(Tél. : 1624.)

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES